

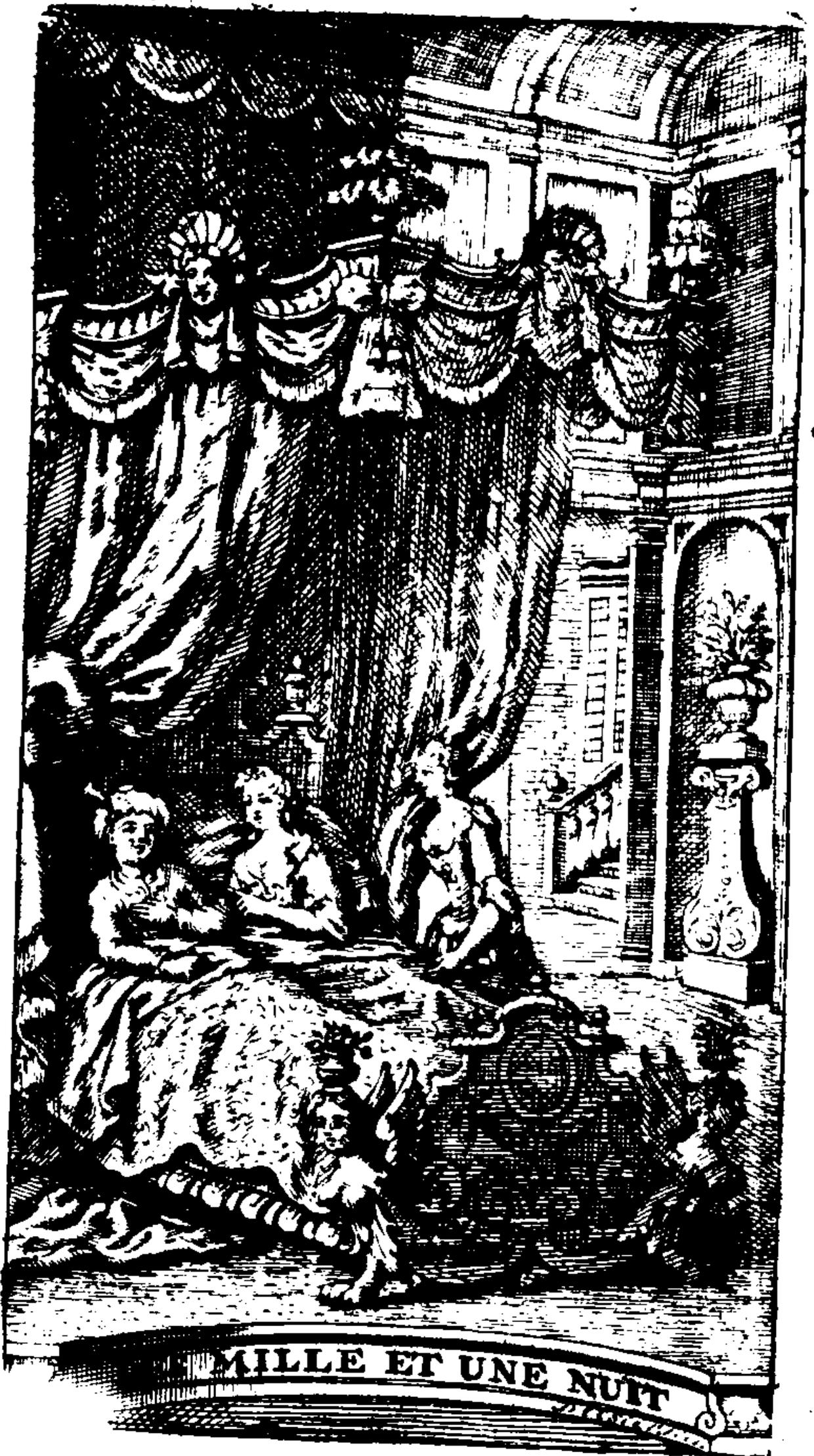


Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



MILLE ET UNE NUIT

LES MILLE

ET.

UNE NUIT

CONTES ARABES.

*Traduits en François par Mr.
GALLAND, Professeur &
Lecteur Royal en Lan-
gue Arabe & Anti-
quaire du Roi.*

TOME CINQUIEME.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A LA HAYE,

Chez JEAN MART. HUSSON.

M. DCC. LXI.



KONINKLIKE
BIBLIOTHEEK

T A B L E
D E S N U I T S
D U V. T O M E.

**CLXVI. Nuit. Continuation de l'
 Histoire racontée par le Tailleur,
 fin de l'Histoire du jeune Boiteux
 de Bagdad. Page 1**

Histoire du Barbier. 9

**CLXVII. Nuit. Continuation de
 l'Histoire du Barbier. 10**

**Histoire de Bacbouc, premier frère
 du Barbier. 16**

CLXVIII. Nuit. Continuation. 18

CLXIX. Nuit. Continuation. 25

**CLXX. Nuit. Fin de l'Histoire de
 Bacbouc. 30**

**Histoire de Bakbarab, second frère
 du Barbier. 31**

CLXXI. Nuit. Continuation. 38

**CLXXII. Nuit. Fin de l'Histoire
 de Bakbarab. 46**

**CLXXIII. Nuit. Histoire de Bak-
 bas, troisième frère du Barbier. 50**

CLXXIV. Nuit. Continuation. 60
**Histoire d'Alcouz, quatrième frère
 du**

T A B L E

<i>du Barbier.</i>	66
CLXXV. Nuit. Suite & fin de l' <i>Histoire d'Altouz.</i>	72
CLXXVI. Nuit. <i>Histoire d'Alna-</i> <i>schar, cinquième frère du Bar-</i> <i>bier.</i>	79
CLXXVII. Nuit. Continuation.	87
CLXXVIII. Nuit. Continuation	95
CLXXIX. Nuit. Continuation	102
CLXXX. Nuit. Fin de l' <i>Histoire d'</i> <i>Alnaschar.</i>	109
<i>Histoire de Scacabac, sixième frère</i> <i>du Barbier.</i>	112
CLXXXI. Nuit. Continuation.	119
CLXXXII. Nuit. Fin de l' <i>Histoire</i> <i>de Scacabac & du Barbier.</i>	128
CLXXXIII. Nuit. Suite de l' <i>His-</i> <i>toire du petit Bossu de Casgar.</i>	135
CLXXXIV. Nuit. Dénouement de <i>l'Histoire du petit Bossu.</i>	140
CLXXXV. Nuit. <i>Histoire des A-</i> <i>meurs d'Aboulhassan Ali-Ebn-</i> <i>Becar, & de Schemselnibar Fa-</i> <i>vorite du Calife Haroun Alra-</i> <i>schid.</i>	145
	CLXXXVI.

DES NUITS.

CLXXXVI. Nuit. <i>Continuation de la même Histoire.</i>	154
CLXXXVII. Nuit. <i>de la même.</i>	166
CLXXXVIII. Nuit. <i>de la même.</i>	174
CLXXXIX. Nuit. <i>de la même.</i>	180
CXC. Nuit. <i>de la même.</i>	187
CXCI. Nuit. <i>de la même.</i>	195
CXCII. Nuit. <i>de la même.</i>	206
CXCIII. Nuit. <i>de la même.</i>	213
CXCIV. Nuit. <i>de la même.</i>	223
CXCV. Nuit. <i>de la même.</i>	229
<i>Lettre de Schemselnibar au Prince de Perse Ali-Ebn-Becar.</i>	231
CXCVI. Nuit. <i>Continuation de la même Histoire.</i>	237
<i>Réponse du Prince de Perse à la Lettre de Schemselnibar.</i>	238
CXCVII. Nuit. <i>Continuation de la même Histoire.</i>	242
CXCVIII. Nuit. <i>Continuation.</i>	250
CXCIX. Nuit. <i>Continuation.</i>	258
CC. Nuit. <i>Continuation.</i>	266
<i>Lettre de Schemselnibar au Prince de Perse.</i>	ibid.
CCI. Nuit. <i>Continuation de la</i>	mê-

TABLE DES NUITS.

<i>même Histoire.</i>	273
<i>Réponse du Prince de Perse à la Lettre de Schemselnibar.</i>	274
CCII. Nuit. <i>Continuation de la même Histoire.</i>	281
CCIII. Nuit. <i>Fin de la même.</i>	288

**Fin de la Table des Nuits
du V. Tome.**

LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

CLXVI. NUIT.

LE Tailleur continua de raconter au Sultan de Casger l'histoire qu'il avoit commencée : Sire , dit-il, le jeune Boiteux poursuivit ainsi : Comme j'avois entendu tout ce que le Barbier avoit dit au Cadis ; je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point.

Tome V. A d'au-

2 *Les mille & une Nuit,*
d'autre qu'un grand coffre vuide
où je me jettai, & que je fer-
mai sur moi. Le Barbier après
avoir fureté par tout, ne man-
qua pas de venir dans la cham-
bre où j'étois. Il s'aprocha du
coffre, l'ouvrit; & dès qu'il m'
eut aperçû, le prit, le chargea
sur sa tête & l'emporta. Il de-
scendit d'un escalier assez haut
dans une cour qu'il traversa
promptement; & enfin il gagna
la porte de la rue. Pendant qu'
il me portoit, le coffre vint à
s'ouvrir par malheur, & alors
ne pouvant souffrir la honte d'
être exposé aux regards & aux
huées de la populace dans la
rue, je me lançois de haut en-
bas avec tant de précipitation
que je me blessai à la jambe; de
manière que je suis demeuré
boiteux depuis ce tems-la. Je
ne sentis pas d'abord tout mon
mal, & ne laissai pas de me re-
le-

lever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jettai même des poignées d'or & d'argent dont ma bourse étoit pleine ; & tandis qu'il s'occupoit à les ramasser, je m'échapai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit Barbier profitant de la ruse dont je m'étois servi pour me débarrasser de la foule , me suivit sans me perdre de vue , en me criant de toute sa force : Arrêtez, Seigneur, pourquoi courez vous si vite ? Si vous sçaviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le Cadi vous a fait , à vous qui êtes si généreux & à qui nous avons tant d'obligation mes amis & moi ! Ne vous l'avois je pas bien dit , que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse ? Voilà ce

4 *Les mille & une Nuit,*
qui vous est arrivé par votre
faute, & si de mon côté je ne
m'étois pas obstiné à vous sui-
vre pour voir où vous alliez,
que seriez-vous devenu ? Où
allez vous donc, Seigneur ? at-
tendez moi.

C'est ainsi que le malheureux
Barbier parloit tout haut dans
la rue. Il ne se contentoit pas
d'avoir causé un si grand scan-
dale dans le quartier du Cadis,
il vouloit encore que toute la
ville en eût connoissance. Dans
la rage où j'étois j'avois envie
de l'attendre pour l'étrangler ;
mais je n'aurois fait par là que
rendre ma confusion plus écla-
tante. Je pris un autre parti :
comme je m'aperçus que sa
voix me livroit en spectacle à
une infinité de gens qui paroif-
soient aux portes ou aux fenê-
tres, ou qui s'arrêtoient dans
les rues pour me regarder, j'en-
trais

Contes Arabes.

5
traï dans un Khan * dont le concierge m'étoit connu. Je le trouvai a la porte, où le bruit l'avoit attiré. Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grace d'empêcher que ce furieux n'entre ici apres moi. Il me le promit & me tint parole; mais ce ne fut pas sans peine; car l'obstiné Barbier vouloit entrer malgré lui, & ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures; & jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontra, le grand service qu'il prétendoit m'avoir rendu.

Voilà comme je me délivrai d'un homme fatigant. Après cela le concierge me pria de lui apprendre mon aventure: Je la lui racontai; ensuite je le priai à mon tour de me prêter un a-

A 3

par-

* Lieu public dans les villes de Levant, où logent les étrangers.

6 *Les mille & une Nuit,*
partement jusqu'à ce que je
fusse guéri. Seigneur, me dit-
il, ne seriez-vous pas plus com-
modement chez vous ? Je ne
veux point y retourner, lui ré-
pondis-je ; ce détestable Bar-
bier ne manqueroit pas de m'y
venir trouver : j'en serois tous
les jours obsédé, & je mourrois
à la fin de chagrin de l'avoir in-
cessamment devant les yeux. D'
ailleurs ; après ce qui m'est ar-
rivé aujourd'hui, je ne puis me
résoudre à demeurer davanta-
ge en cette ville. Je prétens al-
ler où ma mauvaise fortune me
voudra conduire. Efectivement
dès que je fus guéri, je pris
tout l'argent dont je crus avoir
besoin pour voyager ; & du res-
te de mon bien, j'en fis une do-
nation à mes parens.

Je partis donc de Bagdad,
Messeigneurs, & je suis venu
jusqu'ici. J'avois lieu d'espérer
que

que je ne rencontrerois point ce pernicious Barbien dans un País si éloigné du mien ; & cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc pas surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause que je suis boiteux , & réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes parens , de mes amis & de ma patrie. En achevant ces paroles le jeune Boiteux se leva & sortit. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte , en lui témoignant le déplaisir qu'il avoit de lui avoir donné , quoiqu'innocemment , un si grand sujet de mortification.

Quand le jeune homme fut parti , continua le Tailleur , nous demeurâmes tous fort étonnez de son histoire. Nous jettâmes les jeux sur le Barbier,

8 *Les mille & une-Nuit,*

& lui dîmes qu'il avoit tort, si ce que nous venions d'entendre étoit véritable. Messieurs, nous repondit il, en levant la tête qu'il avoit toujours tenu baissée jusqu'alors; le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus, vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'acord. Mais quoi qu'il vous ait pû dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait, Je vous en rends juges vous-mêmes: Ne s'étoit-il pas jetté dans le peril, & sans mon secours en seroit-il sorti si heureusement? Il est trop heureux d'en être quite pour une jambe incommodée. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginois qu'on le maltraiteroit? A-t-il raison de se plaindre de moi, & de me dire

des

des injures si atroces ? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats. Il m'acuse d'être un babillard : c'est une pure calomnie. De sept frères que nous étions, je suis celui qui parle le moins & qui ai le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, Messeigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire & la leur. Honorez - moi , je vous prie , de vôtre attention.

HISTOIRE.

Du Barbier.

Sous le règne du Calife * Monstanfer Billah, poursuivit-il, Prince si fameux par ses immenses libéralitez envers les pauvres, dix voleurs obédoient les chemins des environs

A 5

de

* Le Calife Monstanfer Billah fut élevé à cette Dignité l'an 723. de l'Hégire, c'est à dire , l'an 1226. de Jésus Christ. Il fut le trente-sixième Calife de la race de Abbassides.

de Bagdad, & faisoient depuis long tems des vols & des cruautez inouïes. Le Calife averti d'un si grand desordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du Bairam, & lui ordonna, sous peine de la vie, de les amener tous dix.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, pour avertir le Sultan des Indes que le jour commençoit à paroître. Ce Prince se leva, & la nuit suivante la Sultane reprit son discours de cette manière.

CLXVII. NUIT.

LE juge de police, continua le Barbier, fit ses diligences, & mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le propre jour du Bairam. Je me promenois alors
sur

sur le bord du Tigre ; je vis dix hommes assez richement habillez , qui s'embarquoient dans un bateau. J'aurois connu que c'étoient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les acompagnoient ; mais je ne regardai qu'eux ; & prévenu que c'étoient des gens qui alloient se réjouir & passer la fête en festin , j'entrai dans le bateau péle mêlé avec eux sans dire mot , dans l'espérance qu'ils voudroient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, & l'on nous fit aborder devant le palais du Calife. J'eus le tems de rentrer en moi même & de m'apercevoir que j'avois mal jugé d'eux. Au sortir du bateau nous fûmes environnez d'une nouvelle troupe de gardes du jugé de police , qui nous lièrent & nous menèrent devant le Calife

fe. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire ; que m'eut-il servi de parler & de faire quelque résistance ? C'eut été le moyen de me faire maltraiter par les gardes qui ne m'auroient pas écouté ; car ce sont des brutaux qui n'entendent point raison. J'étois avec des voleurs , c'étoit assez pour leur faire croire que j'en devois être un.

Dès que nous fûmes devant le Calife, il ordonna le châti-
ment de ces dix scélérats. Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. Aussi tot le boureau nous rangea sur une file à la portée de sa main, & par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs en commençant par le premier ; & quand il vint à moi, il s'arrêta. Le Calife voyant que le boureau ne me frapoit pas, se mit en colère : Ne t'ai-
je

je pas commandé , lui dit-il , de couper la tête à dix voleurs , pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf ? Commandeur des Croyans , répondit le boureau , Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de vôtre Majesté : voila dix corps par terre & autant de têtes que j'ai coupées , Elle peut les faire compter. Lors que le Calife eut vû lui-même que le boureau disoit vrai , il me regarda avec étonnement ; & ne me trouvant pas la phisionomie d'un voleur : bon vieillard , me dit-il , par quelle aventure vous trouvez vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts ? Je lui répondis : Commandeur des Croyans , je vais vous faire un aveu véritable : J'ai vû ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes dont le châ-timent vient de faire éclater la

14 *Les mille & une Nuit*,
justice de vôtre Majesté ; je
me suis embarqué avec eux ,
persuadé que c'étoient des gens
qui alloient se regaler ensemble
pour célébrer ce jour qui est le
plus célèbre de nôtre Religion.

Le Calife ne put s'empêcher
de rire de mon aventure ; &
tout au contraire de ce jeune
Boiteux qui me traite de babil-
lard , il admira ma discrétion &
ma constance à garder le silen-
ce : Commandeur des Croyans,
lui dis-je , que vôtre Majesté
ne s'étonne pas si je me suis tu
dans une occasion qui auroit
excité la demangeaison de par-
ler à un autre. Je fais une pro-
fession particulière de me tai-
re ; & c'est par cette vertu
que je me suis acquis le titre
glorieux de silencieux. C'est
ainsi qu'on m'apelle pour me
distinguer de six frères que j'ai
eu. C'est le fruit que j'ai tiré
de

de ma Philosophie : enfin cette vertu fait toute ma gloire & mon bonheur. J'ai bien de la joye, me dit le Calife en soupirant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais aprenez moi quelle sorte de gens étoient vos frères ; vous ressembloient-ils ? En aucune manière, lui repartis-je ; ils étoient tous plus babillards les uns que les autres ; & quand à la figure, il y avoit encore une grande différence entr'eux & moi : le premier étoit bossu, le second brechedent ; le troisième borgne ; le quatrième aveugle ; le cinquième avoit les oreilles coupées ; & le sixième les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feroient juger de leurs caractères, si j'avois l'honneur de les raconter à votre Majesté. Comme il me parut que le Calife ne de-

man-

16 *Les mille & une Nuit,*
mandoit pas mieux que de les
entendre, je poursuivis sans at-
tendre son ordre.

HISTOIRE

Du premier Frère du Barbier.

Sire, lui dis-je, mon frère aî-
né, qui s'appelloit Bacbouc
le bossu, étoit Tailleur de pro-
fession. Au sortir de son apren-
tissage, il loua une boutique
vis à vis d'un moulin; & com-
me il n'avoit point encore fait
de pratiques, il avoit bien de la
peine à vivre de son travail: le
Meunier au contraire étoit fort
à son aise, & possédoit une très
belle femme. Un jour, mon
frère en travaillant dans sa bou-
tique, leva la tête, & aperçut à
une fenêtre du moulin la meu-
nière qui regardoit dans la rue.
Il la trouva si belle qu'il en fut
enchanté. Pour la meunière elle
ne

ne fit nulle attention à lui ; elle ferma sa fenêtre & ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre Tailleur ne fit autre chose que lever la tête, & lever les yeux vers le moulin en travaillant. Il se piqua les doigts plus d'une fois, & son travail de ce jour là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lors qu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espéroit toujours que la meunière se feroit voir encore ; mais enfin il fut obligé de la fermer & de se retirer à sa petite maison où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin ; & qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent ; la meunière ne parut qu'un moment de toute la journée ; mais ce moment

18 *Les mille & une Nuit* ;
acheva de le rendre le plus a-
moureux de tous les hommes.
Le troisieme jour, il eut sujet
d'être plus content que les deux
autres : La meuniere jetta les
yeux sur lui par hazard , & le
surprit dans une attention à la
confidérer qui lui fit connoître
ce qui se passoit dans son cœur.
Le jour qui paroissoit, obli-
gea Scheherazade d'interrom-
pre son recit en cet endroit :
Elle en reprit le fil la nuit sui-
vante, & dit au Sultan des In-
des :

CLXVIII. NUIT.

Sire, le Barbier continua l'
histoire de son frere aîné :
Commandeur des Croyans ,
poursuivit il en parlant tou-
jours au Calife Monstanfer Bil-
lah, vous sçaurez que la meu-
nié-

nière n'eut pas plutôt pénétré les sentimens de mon frère ; qu'au lieu de s'en fâcher elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant : mon frère la regarda de même , mais d'une manière si plaisante, que la meunière referma la fenêtre au plus vite , de peur de faire un éclat de rire qui fit connoître à mon frère qu'elle le trouvoit ridicule. L'innocent Bacbouc interpréta cette action à son avantage , & ne manqua pas de se flatter qu'on l'avoit vû avec plaisir.

La meunière prit donc la résolution de se rejouir de mon frère. Elle avoit une pièce d'une assez belle étoffe dont il y avoit déjà long tems qu'elle vouloit se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de broderie de soye , & la lui envoya par une jeune esclave qu'elle avoit. L'esclave
bien

bien instruite vint a la boutique du Tailleur : Ma maîtresse vous salue, lui dit-elle, & vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même tems : elle change souvent d'habit, & c'est une pratique dont vous serez très content. Mon frère ne douta plus que la meunière ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyoit du travail immédiatement après ce qui s'étoit passé entr'elle & lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avoit lû dans le fonds de son cœur, & l'assurer du progrès qu'il avoit fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il alloit tout quitter pour elle ; & que l'habit seroit prêt pour le lendemain matin. En éfet, il y travailla

avec

avec tant de diligence , qu'il l'acheva le même jour.

Le lendemain la jeune esclave vint voir si l'habit étoit fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui disant : J'ai trop d'intérêt de contenter vôtre maîtresse pour avoir négligé son habit. Je veux l'engager par ma diligence à ne se servir désormais que de moi. La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller ; puis se retournant, elle dit tout bas à mon frère : A propos , j'oubliois de m'aquiter d'une commission qu'on m'a donnée ; ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens , & de vous demander comment vous avez passé la nuit ; pour elle la pauvre femme ! elle vous aime si fort , qu'elle n'en a pas dormi. Dites - lui , répondit avec transport mon benêt de frère , que j'ai pour elle une passion

22. *Les mille & une Nuits*,

fron si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. Après ce compliment de la part de la meunière, il crut devoir se flater qu'elle ne le laisseroit pas languir dans l'attente de ses faveurs.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que l'esclave avoit quitté mon frère, lors qu'il la vit venir avec une pièce de satin : Ma maitresse, lui dit-elle, est très satisfaite de son habit, il lui va le mieux du monde ; mais comme il est très beau, & qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plutôt de cette pièce de satin. Cela suffit, répondit Bacbouc, il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique ; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. La meunière se montra souvent à sa fenêtre, & pro-

prodigua ses charmes à mon frère pour lui donner du courage, Il faisoit beau le voir travailler. Le caleçon fut bien-tôt fait. L'esclave le vint prendre, mais elle n'aporta au Tailleur ni l'argent qu'il avoit déboursé pour les accompagnemens de l'habit & du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un & de l'autre. Cependant ce malheureux amant qu'on amusoit, & qui ne s'en apercevoit pas, n'avoit rien mangé de tout ce jour là, & fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnoye pour acheter de quoi souper. Le jour suivant dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le Meunier souhaitoit de lui parler. Ma maîtresse, ajoûta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour
lui

24 *Les mille & une Nuit* ,
lui. Elle l'a fait exprès , afin
que la liaison qu'elle veut for-
mer entre lui & vous , serve à
faire réüssir ce que vous desirez
également l'un & l'autre. Mon
frère se laissa persuader , & al-
la au moulin avec l'esclave. Le
Meunier le reçût fort bien , &
lui présentant une pièce de toi-
le : J'ai besoin de chemises , lui
dit-il , voila de la toile , je vou-
drois bien que vous m'en fissiez
vingt. S'il y a du reste , vous
me le rendrez.

Scheherazade frappée tout à
coup par la clarté du jour qui
commençoit à éclairer l'apar-
tement de Schahriar , se tût en
achevant ces dernières paroles.
La nuit suivante elle poursuivit
ainsi l'histoire de Bacbouc.





CLXIX. NUIT.

MOn frère, continua le Barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le Meunier, qui lui donna ensuite une autre pièce de toile pour en faire autant de caleçons. Lors qu'ils furent achevez, Bacbouc les porta au Meunier, qui lui demanda ce qu'il lui falloit pour sa peine : Sur quoi mon frère dit qu'il se contenteroit de vingt drachmes d'argent. Le Meunier apella aussi-tôt la jeune esclave, & lui dit d'aporter le trébuchet pour voir si la monnoye qu'il alloit donner étoit de poids. L'esclave qui avoit le mot, regarda mon frère en colére, pour lui marquer qu'il alloit tout gâter s'il recevoit de l'argent. Il se

le tint pour dit; il refusa d'en prendre quoiqu'il en eût besoin & qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avoit consu les chemises & les caleçons. Au sortir de chez le Meunier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payoit pas. Je lui donnai quelque monnoye de cuivre que j'avois dans ma bourse, & cela le fit subsister durant quelques jours. Il est vrai qu'il ne vivoit que de bouillie, & qu'encore n'en mangeoit - il pas tout son saoul.

Un jour il entra chez le Meunier qui étoit occupé à faire aller son moulin, & qui croiant qu'il venoit demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune esclave qui étoit présente lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter & lui fit répondre au Meunier qu'il ne venoit pas
pour

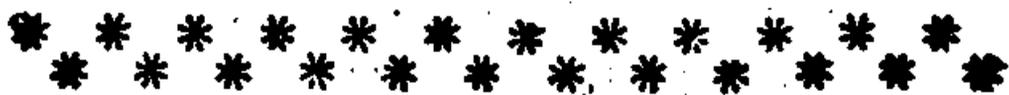
pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le Meunier l'en remercia, & lui donna une robe de dessus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le Meunier tira sa bourse. La jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frère: Voisin, dit-il au Meunier, rien ne presse: nous compterons une autrefois. Ainsi cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est à dire, amoureux, afamé, & sans argent.

La meunière étoit avare & mechante; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frère de ce qui lui étoit dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avoit pour elle, & voici comme ils s'y prirent: Le Meunier invita Bacbouc un soir à souper; & après l'avoir assez mal régalé, il lui dit: Frère, il

est trop tard pour vous retiter chez vous , demeurez ici. En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit du moulin où il y avoit un lit. Il le laissa la, & se retira avec sa femme dans le lieu où ils avoient coutûme de coucher. Au milieu de la nuit le Meunier vint trouver mon frère: Voisin, lui dit-il, dormez-vous? Ma mule est malade & j'ai bien du blé à moudre. Vous me feriez beaucoup de plaisir, si vous vouliez tourner le moulin à sa place. Bacbouc pour lui marquer qu'il étoit homme de bonne volonté, lui répondit qu'il étoit prêt à lui rendre ce service; qu'on n'avoit seulement, qu'à lui montrer comment il falloit faire. Alors le Meunier l'attacha par le milieu du corps de même qu'une mule pour faire tourner le moulin, & lui donnant ensuite un grand coup de fouët

foüet sur les reins : Marchez , voisin , lui dit-il. Hé ! pourquoi me frapez - vous , lui dit mon frère ? C'est pour vous encourager , répondit le Meunier , car sans cela ma mule ne marche pas. Bacbouc fut étonné de ce traitement ; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours il voulut se reposer , mais le Meunier lui donna une douzaine de coups de foüet bien apliquez , en lui disant : Courage , voisin ne vous arrêtez pas , je vous prie , il faut marcher sans prendre haleine , autrement vous gêteriez ma farine.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit , parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte.



CLXX. NUIT.

LE Meunier obligea mon frère à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit, continua le Barbier. A la pointe du jour il le laissa sans le détacher, & se retira à la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque tems en cet état; à la fin la jeune esclave vint qui le détacha. Ah! que nous vous avons plaint ma bonne maîtresse & moi, s'écria la perfide. Nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. Ce malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il étoit fatigué & moulu de coups, mais il regagna sa maison en faisant une ferme résolution de ne plus songer à la meunière.

Le recit de cette Histoire,
pour-

poursuivit le Barbier, fit rire le Calife : Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le regal auquel vous vous attendiez. Commandeur des Croiyans, repris je, je supplie votre Majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. Le Calife m'ayant temoigné par son silence qu'il étoit disposé à m'écouter, je continuai en ces termes.

HISTOIRE

Du second Frère du Barbier.

Mon second frère qui s'appelloit Bakbarah le Breche-dent, marchant un jour par la ville rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda : J'ai, lui dit-elle, un mot à vous

32 *Les mille & une Nuit*,
dire, je vous prie de vous arrê-
ter un moment. Ils s'arrêta, en
lui demandant ce qu'elle lui
vouloit. Si vous avez le tems de
venir avec moi reprit elle, je
vous mènerai dans un Palais ma-
gnifique, où vous verrez une
dame plus belle que le jour. El-
le vous recevra avec beaucoup
de plaisir, & vous présentera la
collation avec d'excellent vin.
Il n'est pas besoin de vous en di-
re davantage. Ce que vous me
dites est-il bien vrai, repliqua
mon frère? Je ne suis pas une
menteuse, repartit la vieille; je
ne vous propose rien qui ne soit
véritable; mais écoutez ce que
j'exige de vous: Il faut que vous
soyez sage, que vous parliez
peu, & que vous ayez une com-
plaisance infinie. Bakbarah a-
yant accepté la condition, elle
marcha devant, & il la suivit.
Ils arrivèrent à la porte d'un
grand

grand Palais, où il y avoit beaucoup d'Officiers & de domestiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frère, mais la vieille ne leur eût pas plutôt parlé, qu'ils le laissèrent passer. Alors elle se retourna vers mon frère, & lui dit : Souvenez vous au moins que la jeune dame chez qui je vous amène, aime la douceur & la retenue. Elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. Bakbarah la remercia de cet avis, & promit d'en profiter.

Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'étoit un grand bâtiment en quarré, qui répondoit à la magnificence du palais; une galerie régnoit à l'entour, & l'on voyoit au milieu un très beau jardin. La vieille le fit assiseoir sur un sofa bien garni, &

lui dit d'attendre un moment ; qu'elle alloit avertir de son arrivée la jeune dame.

Mon frère qui n'étoit jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offroient à sa vûe : & jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyoit, il avoit de la peine à contenir sa joye. Il entendit bientôt un grand bruit, qui étoit causé par une troupe d'esclaves enjouées qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, & il aperçût au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisoit aisément reconnoître pour leur maîtresse par les égards qu'on avoit pour elle. Bakbarah qui s'étoit attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant les esclaves

esclaves prirent un air sérieux en s'aprochant de lui , & lors que la jeune dame fut près du sofa , mon frère qui s'étoit levé lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur , & puis l'ayant prié de se remettre à la sienne , elle lui dit d'un air riant : Je suis ravie de vous voir & je vous souhaite tout le bien que vous pouvez desirer. Madame , lui répondit Bakbarah , je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paroître devant vous. Il me semble que vous êtes de bonne humeur, repliqua-t-elle, & que vous voudriez bien que nous passassions le tems agréablement ensemble.

Elle commanda aussi tôt que l'on servît la collation. En même tems on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits & de confitures. Elle se mit à

96 *Les mille & une Nuit,*
table avec les esclaves & mon
frère. Comme il étoit placé vis
à vis d'elle quand il ouvroit la
bouche pour manger, elle s'a-
percut qu'il étoit bréchedent,
& elle le fit remarquer aux es-
claves qui en rioient de tout leur
cœur avec elle. Bakbarah qui
de tems en tems levoit la tête
pour la regarder, & qui la vo-
yoit rire, s'imagina que c'étoit
de la joye qu'elle avoit de sa ve-
nue, & se flata que bientôt elle
écarteroit ses esclaves pour re-
ster avec lui sans témoins. Elle
jugea bien qu'il avoit cette pen-
sée; & prenant plaisir à l'entre-
tenir dans une erreur si agréa-
ble, elle lui dit des douceurs,
& lui presenta de sa propre
main de tout ce qu'il y avoit de
meilleur.

La collation achevée, on se
leva de table. Dix esclaves pri-
rent des instrumens & commen-
cé-

cérent à jouer & à chanter ; d'autres se mirent à danser. Mon frère, pour faire l'agréable, dansa aussi, & la jeune dame même s'en mêla. Après qu'on eut dansé quelque tems, on s'assit pour prendre haleine. La jeune dame se fit donner un verre de vin, & regarda mon frère en soupirant, pour lui marquer qu'elle alloit boire à sa santé. Il se leva, & demeura debout pendant qu'elle bût. Lors qu'elle eût bû, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir & le présenta à mon frère afin qu'il lui fit raison.

Scheherazade vouloit poursuivre son recit, mais remarquant qu'il étoit jour, elle cessa de parler. La nuit suivante elle reprit la parole, & dit au Sultan des Indes.



CLXXI. NUIT.

Sire, le Barbier continuant l'histoire de Bakbarah. Mon frère, dit-il, prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baissant, & bût debout en reconnaissance de la faveur qu'elle lui avoit fait. Ensuite la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle, & commença de le caresser. Elle lui passa la main derrière la tête, en lui donnant de tems en tems de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimoit le plus heureux homme du monde; il étoit tenté de badiner aussi avec cette charmante personne; mais il n'osoit prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avoient les yeux sur lui, & qui ne cessoient de rire

de

de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets, & à la fin lui en appliqua un si rudement, qu'il en fut scandalisé. Il en rougit, & se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avoit amené le regarda d'une manière à lui faire connoître qu'il avoit tort, & qu'il ne se souvenoit pas de l'avis qu'elle lui avoit donné d'avoir de la complaisance. Il reconnut sa faute, & pour la réparer il se rapprocha de la jeune dame, en feignant qu'il ne s'en étoit pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, & continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves qui ne cherchoient qu'à la divertir se mirent de la partie; l'une donnoit au pauvre Bakbarah des nazzardes de toute sa force, l'autre
lui

40 *Les mille & une Nuit*,
lui tiroit les oreilles à les lui ar-
racher, & d'autres enfin lui ap-
pliquoient des soufflets qui pas-
soient la raillerie. Mon fré-
re souffroit tout cela avec une
patience admirable ; il affectoit
même un air gai ; & regardant
la vieille avec un souris forcé :
vous l'avez bien dit, disoit-il,
que je trouverois une dame tou-
te bonne, toute agréable, tou-
te charmante. Que je vous ai d'
obligation ! Ce n'est rien enco-
re que cela, lui repondoit la vi-
eille : laissez faire, vous verrez
bien autre chose. La jeune da-
me prit alors la parole, & dit à
mon frère : Vous êtes un brave
homme, je suis ravie de trouver
en vous tant de douceur & tant
de complaisance pour mes pe-
tits caprices, & une humeur si
conforme à la mienne. Mada-
me, repartit Bakbarah, charmé
de ces discours, je ne suis plus

à moi ; je suis tout à vous , & vous pouvez à votre gré disposer de moi. Que vous me faites de plaisir , repliqua la dame , en me marquant tant de soumission. Je suis contente de vous , & je veux que vous le soyez aussi de moi. Qu'on lui apporte , ajouta-t-elle , le parfum & l'eau de rose. A ces-mots deux esclaves se détachèrent , & revinrent bientôt après ; l'une avec une cassolette d'argent où il y avoit du bois d'aloës le plus exquis dont elle le parfuma , & l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jetta au visage & dans les mains. Mon frère ne se possédoit pas , tant il étoit aise de se voir traiter si honorablement.

Après cette cérémonie la jeune dame commanda aux esclaves qui avoient déjà joué des instrumens & chanté , de recommencer leur concert. Elles obéirent ,

rent, & pendant ce tems - là la dame apella une autre esclave, & lui ordonna d'emmener mon frère avec elle, en lui disant : Faites-lui ce que vous sçavez ; & quand vous aurez achevé, ramenez - le moi. Bakbarah qui entendit cet ordre se leva promptement, & s'aprochant de la vieille qui s'étoit aussi levée pour acompagner l'esclave & lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui vouloit faire. C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille ; elle souhaite de voir comment vous feriez fait déguisé en femme ; & cette esclave qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, & vous habiller en femme. On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra, repliqua mon frère, j'y consens, parce que je pourai me laver en-
fui-

suite , mais pour me faire raser ; vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserois je paroître après cela sans moustache ? Gardez - vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous , reprit la vieille ; vous gâteriez vos affaires , qui vont le mieux du monde. On vous aime , on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir ? Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille , & sans dire un seul mot se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache , & l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne pût aller jusques-là : Oh ! pour ce qui est de ma barbe , s'écria t-il , je ne souffrirai point absolument
..... qu'on

qu'on me la coupe. L'esclave lui representa qu'il étoit inutile de lui avoir ôté sa moustache, s'il ne vouloit pas consentir qu'on lui rasât la barbe : qu'un visage barbu ne convenoit pas avec un habillement de femme ; & qu'elle s'étonnoit qu'un homme qui étoit sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad, fit quelque attention à la barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons. Elle menaça mon frère de la disgrâce de la jeune dame. Enfin elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

Lors qu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui se prit si fort à rire en le voyant, qu'elle se renversa sur le sofa où elle étoit assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains ; si-
bien

bien que mon frère demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame se releva, & sans cesser de rire lui dit : Après la complaisance que vous avez eue pour moi , j'aurois tort de ne vous pas aimer de tout mon cœur ; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi : c'est de danser comme vous voila. Il obéit , & la jeune dame & ses esclaves danserent avec lui en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque tems , elles se jettèrent toutes sur le miserable , & lui donnèrent tant de soufflets , tant de coups de poing & de coups de pieds ; qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever , & pour ne lui pas donner le tems de se facher d'un mauvais traitement qu'on venoit de lui faire : Consoléz-vous

vous

46 *Les mille & une Nuit*,
vous, lui dit-elle à l'oreille,
vous êtes enfin arrivé au bout
de vos souffrances, & vous al-
lez en recevoir le prix.

Le jour qui paroïssoit déjà
imposa silence en cet endroit à
la Sultane Scheherazade. Elle
poursuivit ainsi la nuit suivante.



CLXXII. NUIT.

LA vieille, dît le Barbier,
continua de parler à Bak-
barah: Il ne vous reste plus a-
jouta-t-elle, qu'une seule cho-
se à faire; & ce n'est qu'une ba-
gatelle. Vous sçavez que ma
maîtresse a coûtume, lors qu'elle
a un peu bû, comme aujourd'
hui, de ne se pas laisser aprocher
par ceux qu'elle aime, qu'ils ne
soient nuds en chemise. Quand
ils sont dans cet état, elle prend
un peu d'avantage, & se met à
cou-

courir devant eux par la galerie & de chambre en chambre, jusqu'à-ce qu'ils l'ayent atrapée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelqu'avantage qu'elle puisse prendre, léger & dispos comme vous êtes, vous aurez bien-tôt mis la main sur elle. Mettez vous donc vîte en chemise; deshabillez vous fans faire de façons.

Mon bon frère en avoit trop fait pour reculer. Il se deshabila, & cependant la jeune dame se fit ôter sa robe, & demeura en jupon pour courir plus légèrement. Lors qu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, & se mit à courir d'une vîtesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non fans exciter les ris de toutes les esclaves qui frapoiert des mains. La
jeu-

48 *Les mille & une Nuit,*

jeune dame au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avoit pris d'abord, gaignoit encore sur mon frère: Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, & puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui étoit connu. Bakbarah qui la suivoit toujours, l'ayant perdue de vûe dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçût enfin une lumière, vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussitôt. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe & sans moustache. Ils commencèrent à fraper des mains, à le huer, & quelques-uns coururent

rent après lui, & lui cinglèrent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêterent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hazard, & le promenèrent par la ville exposé à la risée de toute la populace.

Pour comble de malheur, en passant devant la maison du Juge de Police, ce Magistrat voulut sçavoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avoient vû sortir mon frère dans l'état où il étoit, par une porte de l'apartement des femmes du Grand Vifir, qui donnoit sur leur rue. Là dessus le Juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, & le fit conduire hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais.

Voilà, Commandeur des Cro-
yans, dis-je au Calife Mostanser
Billah, l'avanture de mon se-

cond frère, que je voulois raconter à vôtre Majesté. Il ne sçavoit pas que les dames de nos Seigneurs les plus puissans, se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens, qui sont assez sots pour donner dans de semblables pièges.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. La nuit suivante elle reprit sa narration, & dit au Sultan des Indes.



CLXXIII. NUIT.

Sire, le Barbier, sans interrompre son discours, passa à l'*histoire de son troisième Frère.*

Commandeur des Croyans, dit-il au Calife, mon troisième frère qui se nommoit Bakbac étoit aveugle, & sa mauvaise desti-

stinée l'ayant réduit à la mendicité, il alloit de porte en porte demander l'aumône. Il avoit une si longue habitude de marcher seul par les rues, qu'il n'avoit pas besoin de conducteur. Il avoit coutume de fraper aux portes, & de ne pas repondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frapa à la porte d'une maison; le Maître du logis qui étoit seul s'écria : Qui est la ? Mon frère ne répondit rien à ces paroles, & frapa une seconde fois. Le Maître de la maison eut beau demander encore qui étoit à la porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre & demande à mon frère ce qu'il veut. Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. Vous êtes aveugle, ce me semble, reprit le Maître de la maison. Hélas oui, repartit mon frère. Tendez la main, lui dit

52 *Les mille & une Nuit,*
dit le Maître. Mon frère la lui
présenta croyant aller recevoir
l'aumône ; mais le Maître la lui
prit seulement pour l'aider à
monter jusqu'à sa chambre.
Bakbac s'imagina que c'étoit
pour le faire manger avec lui,
comme cela lui arrivoit ailleurs
assez souvent. Quand ils furent
tous deux dans la chambre, le
Maître lui quita la main, se re-
mit à sa place, & lui demanda
de nouveau ce qu'il souhaitoit.
Je vous ai déjà dit, lui répondit
Bakbac, que je vous demandois
quelque chose pour l'amour de
Dieu. Bon aveugle, repliqua le
Maître, tout ce que je puis faire
pour vous, c'est de souhaiter que
Dieu vous rende la vûe. Vous
pouviez bien me dire cela à la
porte, reprit mon frère, & m'é-
pargner la peine de monter. Et
pourquoi, innocent que vous
êtes, repartit le Maître, ne ré-
pon-

pondez-vous pas dès la première fois lors que vous frapez, & qu'on vous demande qui est la ? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle ? Que voulez vous donc faire de moi, dit mon frère ? Je vous le répète encore, répondit le Maître, je n'ai rien à vous donner. Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, répliqua Bakbac. L'escalier est devant vous, repartit le Maître, descendez seul si vous voulez. Mon frère se mit à descendre, mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit du mal aux reins & à la tête en glissant jusqu'au bas. Il se releva avec assez de peine, & sortit en se plaignant & en murmurant contre le Maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

24 *Les mille & une Nuit,*

Comme il sortoit du logis, deux aveugles de ses camarades qui passoient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avoit. Il leur conta ce qu'il lui étoit arrivé; & après leur avoir dit que de toute la journée il n'avoit rien reçu; je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusques chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun, pour m'acheter de quoi souper. Les deux aveugles y consentirent, & il les mena chez lui.

Il faut remarquer que le Maître de la maison où mon frère avoit été si maltraité, étoit un voleur, homme naturellement adroit & malicieux. Il entendit par la fenêtre ce que Bakba avoit dit à ses Camarades; c'est pourquoi il descendit, les suivit,

& entra avec eux dans une mechante maison où logeoit mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : Frères, il faut, s'il vous plaît, fermer la porte, & prendre garde s'il n'y a pas ici quelque étranger avec nous. A ces paroles le voleur fut fort embarrassé ; mais apercevant une corde qui se trouva par hazard attachée au plancher, il s'y prit & se souleva en l'air, pendant que les Aveugles fermèrent la porte, & firent le tour de la chambre en tâtant par tout avec leurs bâtons. Lors que cela fut fait, & qu'ils eurent repris leurs places, il quitta la corde & alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui se croyant seul avec les aveugles, leur dit : Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis long tems tous trois, je veux vous faire voir que je ne

56 *Les mille & une Nuit,*

suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous sçavez que nous avions dix mille drachmes, & que nous les mîmes en dix sacs. Je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. En disant cela il mit la main à côté de lui sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un après l'autre, & les donnant à ses camarades : les voila, poursuivit-il, vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier ; ou bien nous allons les compter si vous le souhaitez. Ses camarades lui ayant répondu qu'ils s'en fioient bien à lui, il ouvrit un des sacs & en tira dix drachmes : les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place ; après quoi un des aveugles lui dit qu'il n'étoit
pas

pas besoin qu'il dépensât rien ce jour là pour son souper, qu'il avoit assez de provisions pour eux trois par la charité des bons gens. En même tems il tira de son bissac du pain, du fromage & quelques fruits, mit tout cela sur une table, & puis ils commencèrent à manger. Le voleur qui étoit à la droite de mon frère choisissoit ce qu'il y avoit de meilleur, & mangeoit avec eux, mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbae l'entendit marcher, & s'écria aussitôt: nous sommes perdus! Il y a un étranger avec nous. En parlant de la sorte il étendit la main, & saisit le voleur par le bras; il se jeta sur lui en criant au voleur, & en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi & à frapper le voleur, qui de son côté se défendit

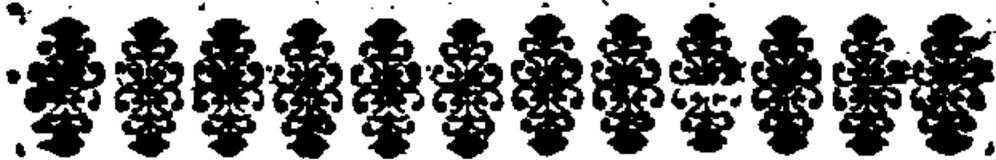
58 *Les mille & une Nuit,*
dit le mieux qu'il pût. Comme
il étoit fort & vigoureux, &
qu'il avoit l'avantage de voir où
il adressoit ses coups, il en por-
toit de furieux tantôt à l'un &
tantôt à l'autre quand il pouvoit
en avoir la liberté, & il crioit au
voleur encore plus fort que ses
ennemis. Les voisins acoururent
bien-tôt au bruit, enfoncèrent
la porte, & eurent bien de la pei-
ne à séparer les combattans: mais
enfin en étant venu à bout, ils
leur demandèrent le sujet de leur
diferent. Messieurs, s'écria
mon frère, qui n'avoit pas quité
le voleur, cet homme que je
tiens est un voleur, qui est entré
ici avec nous pour nous enlever
le peu d'argent que nous avons.
Le voleur qui avoit fermé les
yeux d'abord qu'il avoit vû pa-
roître les voisins, feignit d'être
aveugle & dit alors: Messieig-
neurs, c'est un menteur. Je vous
jure

jure par le nom de Dieu, & par la vie du Calife, que je suis leur associé & qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se font tous trois mis contre moi, & je demande justice. Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation, & les menèrent tous quatre au juge de Police.

Quand ils furent devant ce Magistrat, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle; Seigneur, puis que vous êtes commis pour administrer la justice de la part du Calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels mes trois camarades & moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la batonnade, si vous voulez sçavoir notre crime, vous n'avez qu'à

60 *Les mille Et une Nuit,*
commander qu'on nous la donne, & qu'à commencer par moi. Mon frère voulut parler, mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton.

A ces mots Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain.



CLXXIV. NUIT.

ON mit donc le voleur sous le bâton, dit le Barbier, & il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups; mais faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, & bien-tôt après il ouvrit l'autre en criant miséricorde, & en suppliant le juge de Police de faire cesser les coups. Le
ju-

Le juge voyant que le voleur le regardoit les yeux ouverts, en fut fort étonné: Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle? Seigneur, répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important: Si vous voulez me faire grace, & me donner pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt, & qui vous sert de cachet, je suis prêt à vous révéler le mystère.

Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, & promit de lui faire grace. Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai Seigneur, que mes camarades & moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, & pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de leur

82 *Les mille & une Nuit,*
foiblesse. Je vous confesse encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille drachmes en société. J'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cens qui m'appartiennent pour ma part ; ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré que je voulois me retirer, & qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse ; & sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jettés sur moi, & m'ont maltraité de la manière dont je prens à témoin les personnes qui nous ont amenez devant vous. J'atens de votre justice Seigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cent drachmes qui me sont dûes. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité que j'avance, faites leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçû vous verrez qu'ils
ils

ils ouvrirent les yeux comme moi.

Mon frère & les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible, mais le juge ne daigna pas les écouter : Scélérats, leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens sous prétexte d'exciter leur charité, & que vous commettez de si méchantes actions ? C'est une imposture, s'écria mon frère ! Il est faux qu'aucun de nous voye clair, nous en prenons Dieu à témoin.

Tout ce que pût dire mon frère fut inutile, ses camarades & lui reçûrent chacun deux cens coups de bâton. Le juge attendoit toujours qu'ils ouvrirent les yeux, & attribuoit à une grande obstination ce qui n'étoit pas possible qu'il arrivât. Pendant ce tems là le voleur di-
soit

64 *Les mille & une Nuit,*

soit aux aveugles : Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, & n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. Puis s'adressant au juge de Police : Seigneur, lui dit-il, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, & que jamais ils n'ouvriront les yeux. Ils veulent sans doute éviter la honte qu'ils auroient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verroient. Il vaut mieux leur faire grace, & envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille drachmes qu'ils ont cachées.

Le juge n'eut garde d'y manquer ; il fit accompagner le voleur par un de ses gens qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cent drachmes au voleur, & retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère & de ses compagnons, il en eut pitié, & se contenta de les bannir. Je
n'eus

n'eus pas plutôt appris ce qui étoit arrivé à mon frère, que je courus après lui. Il me raconta son malheur, & je le ramenai secrètement dans la ville. J'aurois bien pû le justifier auprès du juge de Police, & faire punir le voleur comme il le méritoit ; mais je n'osai l'entreprendre, de peur de m'attirer à moi même quelque mauvaise affaire.

C'est ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le Calife n'en rit pas moins que de celles qu'il avoit déjà entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose ; mais sans attendre qu'on exécutât son ordre, je commençai l'histoire de mon quatrième frère.

HISTOIRE

Du quatrième frère du Barbier.

ALcouz étoit le nom de mon quatrième frère. Il devint borgne à l'ocasion que j'aurai l'honneur de dire à vôtre Majesté. Il étoit Boucher de profession. Il avoit un talent particulier pour élever & dresser des beliers à se battre, & par ce moyen il s'étoit acquis la connoissance & l'amitié des principaux Seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, & qui ont pour cet éfet des beliers chez eux. Il étoit d'ailleurs fort achalandé. Il avoit toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie; parce qu'il étoit fort riche, & qu'il n'épargnoit rien pour avoir la meilleure.

Un jour qu'il étoit dans sa boutique

tique, un vieillard qui avoit une longue barbe blanche vint acheter six livres de viande, lui donna de l'argent, & s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, si blanc & si bien monnoyé, qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même Vieillard ne manqua pas durant cinq mois de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, & de la payer en pareille monnoye, que mon frère continua de mettre à part.

Au bout des cinq mois Alcouz voulant acheter une quantité de moutons & les payer en cette belle monnoye, ouvrit le coffre, mais au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avoit mise. Il se donna de grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bien-tôt les voisins, dont

dont la surprise égala la sienne ;
lors qu'ils eurent appris de quoi il
s'agissoit. Plût à Dieu s'écria
mon frère en pleurant, que ce
traître de vieillard arrivât pré-
sentement ici avec son air hypo-
crite ! Il n'eut pas plûtôt achevé
ces paroles qu'il le vit venir de
loin ; il courut au devant de lui
avec précipitation, & mettant
la main sur lui : Musulmans, s'
écria-t-il de toute sa force, à l'
aide ! Ecoutez la friponnerie que
ce méchant homme m'a faite.
En même tems il raconta à une
assez grande foule de peuple qui
s'étoit assemblée autour de lui,
ce qu'il avoit déjà conté à ses
voisins. Lors qu'il eut achevé,
le vieillard sans s'emouvoir lui
dit froidement : Vous feriez fort
bien de me laisser aller & de ré-
parer par cette action l'afront
que vous me faites devant tant
de monde, de crainte que je ne
vous

Vous en fassiez un plus sanglant dont je serois fâché. Hé! qu'avez vous à dire contre moi, lui repliqua mon frère? Je suis un honnête homme dans ma profession, & je ne vous crains pas. Vous voulez donc que je le publie, reprit le vieillard, du même ton. Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine. Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frère. Non, non, dit alors le Vieillard, à l'heure que je vous parle, il y a un homme égorgé & attaché au dehors de votre boutique comme un mouton: qu'on y aille, & l'on verra si je dis la vérité.

Avant que d'ouvrir le coffre où étoient les feuilles, mon frère ayant tué un mouton ce jour-là, l'avoit accommodé & exposé

fé hors de sa boutique selon sa coutume. Il protesta que ce que disoit le vieillard étoit faux ; mais malgré ses protestations, la populace crédule se laissant prévenir contre un homme accusé d'un fait si atroce, voulut en être éclaircie sur ce champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'assura de lui-même, & courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé & attaché comme l'accusateur l'avoit dit. Ce vieillard, qui étoit magicien, avoit fasciné les yeux de tout le monde, comme il les avoit fasciné à mon frère pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avoit données.

A ce spectacle, un de ceux qui tenoient Alcouz lui dit, en lui appliquant un grand coup de poing : Comment méchant homme, c'est donc ainsi que tu
nous

nous fais manger de la chair humaine ? Et le vieillard qui ne l'avoit pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes même qui purent aprocher de lui ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de Police, à qui l'on présenta le prétendu cadavre, que l'on avoit détaché & aporté pour servir de témoin contre l'aculé. Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens, & qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public atend que vous en fassiez un châtiment exemplaire. Le juge de Police entendit mon frère avec patience ; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi, qu'il traita mon frère d'imposteur ;

& s'en rapportant au témoignage de ses yeux, il lui fit donner cinq cent coups de bâton. Ensuite l'ayant obligé de lui dire où étoit son argent, il enleva tout ce qu'il avoit, & le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville trois jours de suite monté sur un chameau.

Mais Sire, dit en cet endroit Scheherazade à Schariar, la clarté du jour que je vois paroître m'impose silence. Elle se tint, & la nuit suivante elle continua d'entretenir le Sultan des Indes en ces termes.



CLXXV. NUIT.

Sire, le Barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz. Je n'étois pas à Bagdad, dit-il, lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se

retira dans un lieu écarté, où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fut guéri des coups de bâton dont il avoit le dos meurtri; car c'étoit sur le dos qu'on l'avoit frappé. Lors qu'il fut en état de marcher, il se rendit la nuit par des chemins détournés, à une ville où il n'étoit connu de personne, & il y prit un logement d'où il ne sortoit presque pas. A la fin ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un fauxbourg, où il entendit tout à coup un grand bruit de cavaliers qui venoient derrière lui. Il étoit alors par hazard près de la porte d'une grande maison; & comme après ce qui lui étoit arrivé il appréhendoit tout, il craignit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter; c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher, & après l'avoir refermée il entra dans une grande

74 *Les mille & une Nuit,*
cour, où il n'eut pas plutôt paru, que deux domestiques vinrent à lui, & le prenant au collet, Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous. Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernières nuits, que nous n'en avons pas dormi, & vous n'avez épargné nôtre vie, que parce que nous avons sçû nous garantir de vôtre mauvais dessein.

Vous pouvez bien penser que mon frère fut fort surpris de ce compliment : Bonnes gens, leur dit-il, je ne sçai ce que vous me voulez, & vous me prenez sans doute pour un autre. Non, non, repliquèrent-ils; nous n'ignorons pas que vous & vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à nôtre maître tout ce qu'il avoit, & de l'avoir réduit

duit

duit à la mendicité , vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lors que vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. En disant cela ils le fouillèrent , & trouvèrent qu'il avoit un couteau sur lui. Oh , oh , s'écrièrent-ils en le prenant , osez-vous dire encore que vous n'êtes point un voleur ? Hé quoi leur répondit mon frère , est ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur ? Ecoutez mon histoire , ajouta-t-il ; au lieu d'avoir une si mauvaise opinion de moi , vous serez touché de mes malheurs. Bien éloigné de l'écouter , ils se jettèrent sur lui , le foulèrent aux pieds , lui arrachèrent son habit , & lui déchirèrent sa chemise. Alors voyant les cicatrices qu'il avoit au dos : Ah chien , dirent-ils en redoublant leurs

76 *Les mille & une Nuit,*
coups, tu veux nous faire croire
que tu es honnête homme, &
ton dos nous fait voir le contrai-
re. Hélas, s'écria mon frère ! il
faut que mes péchez soient bien
grands, puis qu'après avoir été
déjà maltraité si injustement, je
le suis une seconde fois sans être
plus coupable.

Les deux domestiques ne fu-
rent nullement attendris de ses
plaintes, ils le menèrent au juge
de Police, qui lui dit : Par quel-
le hardiesse est-tu entré chez
eux pour les poursuivre le cou-
teau à la main ? Seigneur, répon-
dit le pauvre Alcouz, je suis l'
homme du monde le plus inno-
cent, & je suis perdu si vous ne
me faites la grace de m'écouter
patiemment : personne n'est plus
digne de compassion que moi.
Seigneur, interrompit alors un
des domestiques, voulez-vous
écouter un vagabond qui entre
dans

dans les maisons pour piller & assassiner les gens ? Si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère, & le fit remarquer au juge, qui sans autre information commanda sur le champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules, & ensuite il le fit promener par la ville sur un chameau, & crier devant lui: *Voilà de quelle manière on châtie ceux qui entrent par force dans les maisons.*

Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes qui le rencontrèrent après cette seconde disgrâce, m'avertirent du lieu où il étoit. J'allai l'y trouver, & le ramenai à Bagdad secrètement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir.

Le Calife Monstanfer Billah, pourfuivit le Barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose & me renvoyer; mais sans donner le temps d'exécuter son ordre, je repris la parole, & lui dis : Mon Souverain Seigneur & Maître, vous voyez bien que je parle peu; & puis que V^ôtre Majesté m'a fait la grace de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir entendre encore les aventures de mes deux autres frères. J'espère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire un histoire complete, qui ne fera pas indigne de v^ôtre Bibliothèque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommoit Alnâschar.

schar... Mais je m'aperçois qu'il est jour, dit en cet endroit Scheherazade. Elle garda le silence, & reprit ainsi son discours la nuit suivante.



CLXXVI. NUIT.

Sire, le Barbier continua de parler dans ces termes.

Histoire du cinquième Frère.

ALnaschar, tant que vécut nôtre père, fut très paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avoit pas honte de la demander le soir, & de vivre le lendemain de ce qu'il avoit reçu. Nôtre père mourut acablé de vieillesse, & nous laissa pour tout bien sept cent drachmes d'argent. Nous les partageâmes également, de sorte que

80 *Les mille & une Nuit,*
chacun en eut cent pour sa part.
Alnaschar qui n'avoit jamais
possédé tant d'argent à la fois,
se trouva fort embarrassé sur l'u-
sage qu'il en feroit. Il se consulta
long-tems lui-même là dessus,
& il se détermina enfin à les em-
ployer en verres, en bouteilles,
& autres pièces de verrerie, qu'
il alla acheter chez un gros mar-
chand. Il mit le tout dans un pa-
nier à jour, & choisit une fort
petite boutique où il s'assit, le
panier devant lui & le dos apuyé
contre le mur, en attendant qu'
on vint acheter de sa marchandi-
se. Dans cette attitude, les yeux
attachés sur son panier, il se mit
à rêver, & dans sa rêverie il pro-
nonça les paroles suivantes assez
haut pour être entendu d'un
tailleur qu'il avoit pour voisin :
Ce panier, dit-il, me coute cent
drachmes, & c'est tout ce que
j'ai au monde. J'en ferai bien
deux

deux cens drachmes en le vendant en détail, & de ces deux cens drachmes que j'employerai encore en verretie, j'en ferai quatre cens. Continuant ainsi j'amasserai par la suite du tems quatre mille drachmes. De quatre mille drachmes, j'irai aisément jusqu'à huit mille. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai là aussitôt la verrerie pour me faire jouaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles, & de toute sorte de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux; je ferai bonne chère & du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instrumens, de danseurs & de danseuses. Je n'en demeurerai pas là, & j'amasserai, s'il plaît à

82 *Les mille & une Nuit,*

Dieu, jusqu'à cent mille drachmes. Lors que je me verrai riche de cent mille drachmes, je m'estimerai autant qu'un Prince, & j'envoyerais demander en mariage la fille du grand Visir, en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit & de toutes les autres qualitez de sa fille, & enfin que je lui donnerai mille pièces d'or pour la première nuit de nos noces. Si le Visir étoit assez mal-honnête pour me refuser sa fille, ce qui ne sçauroit arriver, j'irois l'enlever à sa barbe & l'aménerois malgré lui chez moi.

D'abord que j'aurai épousé la fille du grand Visir, je lui acheterai dix eunuques noirs des plus jeunes & des mieux faits. Je m'habillerai comme un Prince; & monté sur un beau cheval
qui

qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans & de perles, je marcherai par la ville accompagné d'esclaves devant & derrière moi, & me rendrai à l'hôtel du Visir aux yeux des grands & des petits qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le Visir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangez en deux files à droit & à gauche; & le grand Visir en me recevant comme son gendre me cédera sa place & se mettra au dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, & la lui présenterai : Voila, lui dirai-je, les mille pièces d'or que j'ai promises pour la première nuit de mon

84 *Les mille & une Nuit,*

mariage ; & lui ofrant l'autre :
Tenez , ajoûterai-je , je vous en
donne encore autant , pour vous
marquer que je suis homme de
parole , & que je donne plus que
je ne promets. Après une action
comme celle là , on ne parlera
dans le monde que de ma géné-
rosité.

Je reviendrai chez moi avec
la même pompe. Ma femme m'
envoyera complimenter de sa
part par quelque Officier sur la
visite que j'aurai faite au Visir
son père ; j'honorerai j'oficier
d'une belle robe & le renvoyerai
avec un riche présent. Si elle s'
avise de m'en envoyer un , je ne
l'accepterai pas , & je congédie-
rai le porteur. Je ne permettrai
pas qu'elle sorte de son aparte-
ment pour quelque cause que ce
soit , que je n'en sois averti ; &
quand je voudrai bien y entrer ,
ce sera d'une manière qui lui
im-

imprimera du respect pour moi. Enfin il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lors que je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droit ou à gauche : Je parlerai peu ; & pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes qui seront autour d'elle, me diront : nôtre cher Seigneur & maître, voilà vôtre épouse, vôtre humble servante devant vous : elle attend que vous la caressiez, & elle est bien mortifiée de ce que vous ne daignez pas seulement la regarder. Elle est fatiguée d'être si long-tems debout ; dites-lui au moins de s'asseoir. Je ne répondrai rien à ce

discours, ce qui augmentera leur surprise & leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds : & après qu'elles y auront demeuré un tems considérable à me supplier de me laisser fléchir, je léverai enfin la tête & jetterai sur elle un regard distrait, puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la meneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit ; & moi cependant je me léverai de mon côté & prendrai un habit bien plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge ; elles me tiendront le même discours, & je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier & solliciter avec autant d'instances & aussi long-tems
que

que la première fois. Je commencerai dès le premier jour de mes nœces à lui apprendre de quelle manière je prétens en user avec elle le reste de sa vie.

La Sultane Scheherazade se tût à ces paroles, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain, & dit au Sultan des Indes.



CLXXVII. NUIT.

Sire, le Barbier babillard poursuit ainsi l'histoire de son cinquième frère. Après les cérémonies de nos nœces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens qui sera près de moi, une bourse de cinq cens pièces d'or que je donnerai aux coëffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse.

se. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, & je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris & de mon orgueil à sa mère, femme du grand Visir, & j'en aurai la joye au cœur. Sa mère viendra me trouver, me baisera les mains avec respect, & me dira : Seigneur, car elle n'osera m'appeler son gendre, de peur de me déplaire en me parlant si familièrement, je vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma fille & de vous aprocher d'elle. Je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, & qu'elle vous aime de toute son ame. Mais ma Belle-mère aura beau parler, je ne lui répondrai pas une sylabe, & je demeurerai ferme

me

me dans ma gravité. Alors elle se jettera à mes pieds, me les baisera plusieurs fois, & me dira : Seigneur, seroit-il possible que vous soupçonnassiez la faiblesse de ma fille ? Je vous assure que je l'ai toujours eue devant les yeux, & que vous êtes le premier homme qui l'ait jamais vûe en face. Cessez de lui causer une si grande mortification : faites-lui la grace de la regarder, de lui parler, & de la fortifier dans la bonne intention qu'elle a de vous satisfaire en toute chose. Tout cela ne me touchera point : ce que voyant ma Belle-mère, elle prendra un verre de vin, & le mettant à la main de sa fille mon épouse : Allez, lui dira-t-elle, présentez-lui vous-même ce verre de vin ; Il n'aura peut-être pas la cruauté de le refuser d'une si belle main. Ma femme viendra avec le verre, demeure-

ra

90 *Les mille & une Nuit* ,
ra debout & toute tremblante
devant moi. Lorsqu'elle verra
que je ne tournerai point la vûe
de son côté, & que je persisterai
à la dédaigner, elle me dira les
larmes aux yeux : Mon cœur,
ma chère ame, mon aimable Sei-
gneur, je vous conjure par les
faveurs dont le ciel vous com-
ble, de me faire la grace de re-
cevoir ce verre de vin de la main
de votre très humble servante.
je me garderai bien de la regar-
der encore, & de lui répondre.
Mon charmant époux, conti-
nuera-t-elle en redoublant ses
pleurs & en m'aprochant le ver-
re de la bouche : je ne cesserai
pas que je n'aye obtenu que
vous bûviez. Alors fatigué de
ses prières, je lui lancerai un re-
gard terrible, & lui donnerai un
bon soufflet sur la joue en la re-
poussant du pied si vigoureuse-
ment, qu'elle ira tomber bien
loin au delà du sofa. Mon

Mon frère étoit tellement absorbé dans ces visions chimeriques, qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle; & par malheur il en frapa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jetta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

Le tailleur son voisin qui avoit oui l'extravagance de son discours, fit un grand éclat de rire lors qu'il vit tomber le panier. Oh, que tu es un indigne homme, dit-il à mon frère! ne devrois-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs & les charmes d'une si aimable personne. Si j'étois à la place du Visir ton beau-père, je

je te ferois donner cent coups de nerf de bœuf, & te ferois promener par la ville avec l'éloge que tu mérite.

Mon frère à cet accident si funeste pour lui, rentra en lui-même, & voyant la perte qu'il s'étoit attiré par son orgueil insupportable, il se frapa le visage, déchira ses habits & se mit à pleurer en poussant des cris qui firent bien-tôt assembler les voisins & arrêter les passans qui alloient à la prière de midi. Comme c'étoit un vendredi, il y alloit plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, & les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'étoit mise en tête s'étoit dissipée avec son bien; & il pleuroit encore son sort amèrement, lors qu'une dame de considération montée sur une mule riche-
ment

ment comparonnée, vint à passer par là. L'état où elle vit mon frère excita sa compassion; elle demanda qui il étoit & ce qu'il avoit à pleurer. On lui dit seulement, que c'étoit un pauvre homme qui avoit employé le peu d'argent qu'il possédoit à l'achat d'un panier de verrerie, que ce panier étoit tombé, & que toute la verrerie s'étoit cassée. Aussi-tôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnoit: Donnez lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. L'eunuque obéit & mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cent piéces d'or. Alnashar pensa mourir de joye en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame; & après avoir fermé sa boutique où sa présence n'étoit plus nécessaire, ils'en alla chez lui.

Il faisoit de profondes réflexions.

xions sur le grand bonheur qui venoit de lui arriver, lors qu'il entendit fraper à sa porte. Avant que d'ouvrir il demanda qui frapoit; & ayant reconnu à la voix que c'étoit une femme, il ouvrit. Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grace à vous demander: Voila le tems de la prière, je voudrois bien me laver pour être en état de la faire. Laissez moi s'il vous plaît entrer chez vous, & me donnez un vase d'eau. Mon frère envisagea cette femme, & vit que c'étoit une personne déjà fort avancée en âge. Quoi qu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui acorder ce qu'elle demandoit. Il lui donna un vase plein d'eau; ensuite il reprit sa place, & toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue & étroite propre à porter à sa ceinture. La vieille pendant

ce tems là fit sa prière, & lorsqu'elle l'eut achevée, elle vint trouver mon frère, se prosterna deux fois en frapant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu; puis s'étant relevée, elle lui souhaita toute sorte de biens.

L'aurore dont la clarté commençoit à paroître, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. La nuit suivante elle reprit ainsi son discours en faisant toujours parler le Barbier.



CLXXVIII. NUIT.

LA vieille souhaita donc toute sorte de biens à mon frère, & le remercia de son honnêteté. Comme elle étoit habillée assez pauvrement & qu'elle s'humilioit fort devant lui, il crut qu'elle lui demandoit l'aumône.

Il lui présenta deux pièces d'or. La vieille se retira en arrière avec surprise, comme si mon frère lui eut fait une injure; grand Dieu! lui dit-elle, que veut dire ceci? Seroit-il possible, Seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône? Reprenez votre argent, je n'en ai pas besoin, Dieu merci. J'appartiens à une jeune dame de cette ville, qui est pourvûe d'une beauté charmante, & qui est avec cela très riche; elle ne me laisse manquer de rien.

Mon frère ne fut pas assez fin pour s'apercevoir de l'adresse de la vieille, qui n'avoit refusé les deux pièces d'or que pour en atraper davantage. Il lui demanda si elle ne pourroit pas lui procurer l'honneur de voir cet-

te dame. Très volontiers, lui répondit elle, elle fera bien aise de vous épouser, & de vous mettre en possession de tous ses biens en vous faisant maître de sa personne : prenez votre argent, & suivez moi. Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent, & presque aussi-tôt une femme belle & riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cens pièces d'or, & se laissa conduire par la vieille.

Elle marcha devant lui, & il la suivit de loin jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. Il la rejoignit dans le tems qu'une jeune esclave grecque ouvroit. La vieille le fit entrer le premier, & passer au travers d'une cour bien pavée, & l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avoit

98 *Les mille & une Nuit,*
fait concevoir de la maîtresse de
la maison. Pendant que la vieille
alla avertir la dame, il s'assit, &
comme il avoit chaud, il ôta son
turban & le mit près de lui. Il
vit bien-tôt entrer la jeune da-
me, qui le surprit bien plus par
sa beauté, que par la richesse de
son habillement. Il se leva dès
qu'il l'aperçut. La dame le pria
d'un air gracieux de reprendre
sa place, en s'asséyant près de
lui. Elle lui marqua bien de la
joye de le voir, & après lui avoir
dit quelques douceurs; nous ne
sommes pas ici assez commodé-
ment, ajouta-t-elle, venez,
donnez moi la main. A ces mots
elle lui présenta la sienne, & le
mêna dans une chambre écartée.
où elle s'entretint encore quel-
que tems avec lui. Puis elle le
quita, en lui disant; demeurez,
je suis à vous dans un moment.
Il attendit; mais au lieu de la da-
me,

me, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, & regardant mon frère d'un œil terrible : Que fais-tu ici, lui dit-il fièrement ? Alnaschar à cet aspect fut tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave qui le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portoit, & lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre ; où il resta sans mouvement, quoi qu'il eût encore l'usage de ses sens. Le Noir le croyant mort demanda du sel ; l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin. Ils en frotterent les playes de mon frère, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffroit, de ne donner aucun signe de vie. Le Noir & l'esclave grecque s'étant retirez, la vicille qui avoit fait tomber mon

100 *Les mille & une Nuit,*
frère dans le piège, vint le prendre par les pieds & le traîna jusqu'à une trape qu'elle ouvrit. Elle le jeta dedans, & il se trouva dans un lieu souterrain avec plusieurs corps de gens qui avoient été assassinez. Il s'en aperçut des qu'il fut revenu à lui; car la violence de sa chute lui avoit ôté le sentiment. Le sel dont ses playes avoient été frottées lui conservèrent la vie. Il reprit peu à peu assez de force pour se soutenir; & au bout de deux jours ayant ouvert la trape durant la nuit, & remarqué dans la cour un endroit propre à se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paroître la détestable vieille qui ouvrit la porte de la rue, & partit pour aller chercher une autre proye. Afin qu'elle ne le vît pas, il ne sortit de ce coupe-gorge que quelques momens après elle,

le, & il vint se réfugier chez moi, où il m'aprit toutes les aventures qui lui étoient arrivées en si peu de tems.

Au bout d'un mois il fut parfaitement guéri de ses blessures par les remèdes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se vanger de la vieille qui l'avoit trompé si cruellement. Pour cet effet il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cens pièces d'or, & au lieu d'or il la remplit de morceaux de verre.

Schehezade en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit; mais le lendemain elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar.





CLXXIX. NUIT.

MOn frère, continua le Barbier, attachâ le sac de verre autour de lui avec sa ceinture, se déguisa en vieille, & prit un sabre qu'il cacha sous sa robe. Un matin il rencontra la vieille qui se promenoit déjà par la ville, en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda, & contrefaisant la voix d'une femme : N'auriez vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter ? Je suis une femme de Perse nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cens piéces d'or. Je voudrois bien voir si elles sont de poids. Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me
 sui-

suivre, je vous mènerai chez mon fils qui est changeur; il se fera un plaisir de vous les peser lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de tems, afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. Mon frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avoit introduit la première fois, & la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

La vieille ména mon frère dans la salle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme du vilain esclave noir: Maudite vieille, dit-il à mon frère, leve-toi & me suis. En disant ces mots il marcha devant pour le mener au lieu où il vouloit le massacrer. Alnaschar se leva, le suivit; & tirant son sabre de dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou par derrière si adroi-

tement, qu'il lui abatit la tête. Il la prit aussi-tôt d'une main, & de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain où il le jetta avec la tête. L'esclave grecque accoutumée à ce manège, se fit bien-tôt voir avec le bassin plein de sel; mais quand elle vit Alnaschar le sabre à la main & qui avoit quité le voile dont il s'étoit couvert le visage, elle laissa tomber le bassin & s'enfuit; mais mon frère courant plus fort qu'elle, la joignit, & lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, & il se saisit d'elle avant qu'elle eût le tems de lui échaper. Perfide, s'écria-t-il, me reconnois tu? Hélas; Seigneur, répondit elle en tremblant, qui êtes-vous? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vû. Je suis, dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour

jour

jour pour te laver & faire ta prière d'hipocrite ; t'en souvient-il ? Alors elle se mit à genoux pour lui demander pardon ; mais il la coupa en quatre pièces.

Il ne restoit plus que la Dame qui ne sçavoit rien de ce qui venoit de se passer chez elle. Il la chercha, & la trouva dans une chambre où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paroître. Elle lui demanda la vie, & il eut la générosité de la lui acorder. Madame, lui dit-il, comment pouvez vous être avec des gens aussi méchans que ceux dont je viens de me vanger si justement. J'étois, lui repondit-elle, la femme d'un honnête marchand, & la maudite vieille dont je ne connoissois pas la méchanceté, me venoit voir quelque fois. Madame, me dit-elle un jour, nous avons de belles nôces chez nous ; vous y prendrez beaucoup

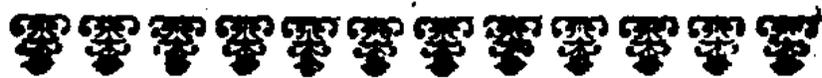
108 *Les mille & une Nuit,*
de plaisir, si vous vouliez nous
faire l'honneur de vous y trou-
ver. Je me laissai persuader. Je
pris mon plus bel habit avec une
bourse de cent pièces d'or : Je la
suivis ; elle m'amena dans cette
maison, où je trouvai ce Noir
qui me retint par force : & il y a
trois ans que j'y suis avec bien de
la douleur. De la manière dont
ce détestable Noir se gouver-
noit, reprit mon frère, il faut
qu'il ait amassé bien des riches-
ses. Il y en a tant, répartit elle,
que vous serez riche à jamais, si
vous pouvez les emporter : sui-
vez moi & vous les verrez. Elle
conduisit Alnaschar dans une
chambre où elle lui fit voir éfec-
tivement plusieurs cofres pleins
d'or, qu'il considéra avec une
admiration dont il ne pouvoit
revenir. Allez, dit-elle & ame-
nez assez de monde pour empor-
ter tout cela. Mon frère ne se le
fit

fit pas dire deux fois; il sortit, & ne fut dehors qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les emmena avec lui; & en arrivant à la maison il fut fort étonné de trouver la porte ouverte: mais il le fut bien d'avantage, lors qu'étant entré dans la chambre où il avoit vû les cofres, il n'en trouva pas un seul. La dame plus rusée & plus diligente que lui, les avoit fait enlever & avoit disparu elle-même. Au défaut des cofres; & pour ne s'en pas retourner les mains vuides, il fit emporter tout ce qu'il pût trouver de meubles dans les chambres & dans les garde-meubles, où il y en avoit beaucoup plus qu'il ne lui en falloit pour le dédommager des cinq cens pièces d'or qui lui avoient été volées. Mais en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins qui

108 *Les mille & une Nuit* ,
avoient reconnu mon frère & vû
les porteurs aller & venir, cour-
rurent avertir le juge de Police
de ce déménagement qui leur a-
voit paru suspect. Alnaschar
passa la nuit assez tranquille-
ment; mais le lendemain matin
comme il sortoit du logis il ren-
contra à sa porte vingt hommes
des gens du juge de Police qui
se saisirent de lui. Venez avec
nous, lui dirent-ils, nôtre Maî-
tre veut vous parler. Mon frère
les pria de se donner un moment
de patience, & leur ofrit une
somme d'argent pour qu'ils le
laissassent échaper; mais au lieu
de l'écouter, ils le lièrent & le
forcèrent de marcher avec eux.
Ils rencontrèrent dans une rue
un ancien ami de mon frère, qui
les arrêta, & s'informa d'eux
pour quelle raison ils l'emmeno-
ient: il leur proposa même une
somme considérable pour le lâ-
cher,

cher , & rapporter au juge de Police qu'ils ne l'avoient pas trouvé ; mais il ne pût rien obtenir d'eux , & ils menèrent Alnaschar au juge de Police.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit , parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration , & dit au Sultan des Indes.



CLXXX. NUIT.

Sire , quand les gardes , pour-
suivit le Barbier eurent con-
duit mon frère devant le juge de
Police , ce Magistrat lui dit : Je
vous demande où vous avez pris
tous les meubles que vous fites
porter hier chez vous ? Sei-
gneur , répondit Alnaschar , je
suis prêt à vous dire la vérité ;
mais permettez moi auparavant

d'avoir recours à vôtre clémence, & de vous supplier de me donner votre parole qu'il ne me sera rien fait. Je vous la donne, repliqua le juge. Alors mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui étoit arrivé, & tout ce qu'il avoit fait depuis que la vieille étoit venue faire sa prière chez lui, jusqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avoit laissée après avoir tué le Noir, l'esclave grecque & la vieille. A l'égard de ce qu'il avoit fait emporter chez lui, il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des cinq cens pièces d'or qu'on lui avoit volées.

Le juge sans rien promettre à mon frère envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avoit : & lorsqu'on lui eût rapporté qu'il n'y

restoit plus rien, & que tout avoit été mis dans son garde-meuble, il commanda aussi-tôt à mon frère de sortir de la ville, & de n'y revenir de sa vie; parce qu'il craignoit que s'il y demeureroit, il n'allât se plaindre de son injustice au Calife. Cependant Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer, & sortit de la ville pour se réfugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent, & le mirent nud comme la main. Je n'eus pas plûtôt appris cette fâcheuse nouvelle, que je pris un habit & allai le trouver où il étoit. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai & le fis entrer secrètement dans la ville, où j'eus autant de soin que de ses autres frères.

Histoire du sixième frère

IL ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avoit eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent drachmes d'argent qu'il avoit eues en partage de même que ses autres frères, de sorte qu'il s'étoit vû fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Ils'en aquitoit avec adresse, & ils'étudioit surtout à se procurer l'entrée des grandes maisons par l'entremise des officiers & des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des Maîtres, & s'atirer leur compassion.

Un jour qu'il passoit devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissoit voir une cour très
spa-

spacieuse, où il y avoit une foule de domestiques; il s'aprocha de l'un d'entr'eux, & lui demanda à qui apartenoit cet hôtel. Bon homme, lui répondit le domestique, d'où venez vous pour me faire cette demande? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connoître que c'est l'hôtel d'un * Barmecide? Mon frère à qui la generosité & la liberalité des Barmecides étoient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avoit plus d'un, & les pria de lui donner l'aumône. Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous empêche, & adressez-vous vous-même au Maître de la maison, il vous renvoyera content.

Mon frère ne s'atendoit pas à tant d'honnêteté; il en remercia les portiers, & entra avec leur per-

* Les Barmecides, comme on l'a déjà dit ailleurs, étoient une noble famille de Perse qui s'étoit établie à Bagdad.

permission dans l'hôtel qui étoit si vaste, qu'il mit beaucoup de tems à gagner l'appartement du Barmecide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment carré d'une très belle architecture, & entra par un vestibule qui lui fit decouvrir un jardin des plus propres avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissoient la vûe. Les appartemens d'embas qui régnoient à l'entour, étoient presque tous à jour. Ils se fermoient avec des grands rideaux pour garantir du soleil, & on les ouvroit pour prendre le frais quand la chaleur étoit passée.

Un lieu si agréable auroit causé de l'admiration à mon frère, s'il eût eu l'eïprit plus content qu'il ne l'avoit. Il avança & entra dans une salle richement meublée & ornée de peintures à feuillages d'or & d'azur, où il aper-

aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur; ce qui lui fit juger que c'étoit le Maître de la maison. En effet c'étoit le Seigneur Barmecide lui-même, qui lui dit d'une manière obligeante, qu'il étoit le bien venu, & qui lui demanda ce qu'il souhaitoit. Seigneur, lui répondit mon frère d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes & généreuses comme vous. Il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à ce Seigneur qui étoit recommandable par mille belles qualités.

Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frère; & portant ses deux mains à son estomac, comme pour déchirer son habit en signe de douleur: Est-il possible, s'écria-t-il, que
je

116 *Les mille & une Nuit,*
je sois à Bagdad, & qu'un homme
tel que vous soit dans la né-
cessité que vous dites? voilà ce
que je ne puis souffrir. A ces dé-
monstrations, mon frère préve-
nu qu'il alloit recevoir une mar-
que singulière de sa libéralité,
lui donna mille bénédictions &
lui souhaita toute sorte de biens.
Il ne sera pas dit, reprit le Bar-
mecide, que je vous abandonne,
& je ne prétens pas non plus que
vous m'abandonniez. Seigneur,
repliqua mon frère, je vous jure
que je n'ai rien mangé d'au-
jourd'hui. Est-il vrai, repartit
le Barmecide, que vous soyez à
jeun à l'heure qu'il est? hélas le
pauvre homme, il meurt de
faim! Hola, garçon, ajouta-t-il
en élevant la voix, qu'on apporte
vîte le bassin & l'eau, que nous
nous lavions les mains. Quoi qu'
aucun garçon ne parût, & que
mon frère ne vît ni bassin, ni eau,
le

le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus; & en faisant cela il disoit à mon frère; approchez donc; lavez - vous avec moi. Schacabac jugea bien par-là que le Seigneur Barmecide aimoit à rire; & comme il entendoit lui-même raillerie, & qu'il n'ignoroit pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches s'ils en veulent tirer bon parti, ils'aprocha & fit comme lui.

Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte à manger, & qu'on ne nous fasse point attendre. En achevant ces paroles, quoi qu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche & de mâcher à vuide, en disant à mon frère; mangez, mon hôte, je vous

vous en prie ; agissez aussi librement que si vous étiez chez vous. Mangez donc ; pour un homme afamé , il me semble que vous faites la petite bouche. Pardonnez-moi , Seigneur , lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes ; vous voyez que je ne perds pas de tems , & que je fais assez bien mon devoir. Que dites vous de ce pain , reprit le Barmecide , ne le trouvez vous pas excellent ? Ah , Seigneur , repartit mon frère , qui ne voyoit pas plus de pain que de viande , jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. Mangez en donc tout vôtre saoul , repliqua le Seigneur Barmecide ; je vous assure que j'ai acheté cinq cens pièces d'or la boulangère qui me fait de si bon pain.

Scheherazade vouloit continuer ; mais le jour qui paroïssoit

l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière.



CLXXI. NUIT.

LE Barmecide , dit le Barbier , après avoir parlé de l'esclave la boulangère , & vanté son pain , que mon frère ne mangeoit qu'en idée , s'écria : Garçon , apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte , dit-il à mon frère , encore qu'aucun garçon n'eût paru ; goutez de ce nouveau mets , & me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du blé mondé , qui fut mieux accommodé que celui là ? Il est admirable , lui répondit mon frère , aussi je m'en donne comme il faut. Que vous me faites de plaisir , reprit le Seigneur Barmecide : je vous conjure par
la

120 *Les mille & une Nuit,*
la satisfaction que j'ai de vous
voir si bien manger, de ne rien
laisser de ce mets, puis que vous
le trouvez si fort à vôtre goût.
Peu de tems après, il demanda
une oye à la sauce douce acom-
modée avec du vinaigre, du
miel, des raisins secs, des pois
chiches, & des figues séches;
ce qui fut aporte comme le plat
de viande de mouton. L'oye est
bien grasse, dit le Barmecide,
mangez en seulement une cuisse
& une aîle. Il faut menager vô-
tre apétit; car il nous revient
encore beaucoup d'autres cho-
ses. Efectivement il demanda
plusieurs autres plats de différen-
tes sortes, dont mon frère en
mourant de faim continua de
faire semblant de manger; mais
ce qu'il vanta plus que tout le
reste, fut un agneau nourri de
pistaches qu'il ordonna qu'on
servât, & qui fut servi de même
que

que les plats précédens. Oh ! pour ce mets , dit le Seigneur Barmecide , c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi : je veux que vous vous en rassasiez. En disant cela , il fit comme s'il eût eu un morceau à la main , & l'aprochant de la bouche de mon frère , Tenez , lui dit-il , avalez cela , vous allez juger si j'ai tort de vous vanter ce plat. Mon frère alongea la tête , ouvrit la bouche , feignit de prendre le morceau , de le mâcher , & de l'avaler avec un extrême plaisir. Je sçavois bien , reprit le Barmecide , que vous le trouveriez bon. Rien au monde n'est plus exquis , repartit mon frère : franchement , c'est une chose délicieuse que vôtre table. Qu'on apporte à présent le ragoût , s'écria le Barmecide ; je croi que vous n'en ferez pas moins content que de l'agneau :

122 *Les mille & une Nuit*,
hé bien qu'en pensez-vous ? Il
est merveilleux, répondit Scha-
cabac, on y sent tout à la fois l'
ambre, le clou de girofle, la
muscade, le gingembre, le poi-
vre, & les herbes les plus odori-
ferantes ; & toutes ces odeurs
sont si bien ménagées que l'une
n'empêche pas qu'on ne sente l'
autre : quelle volupté ! Faites
honneur à ce ragoût, repliqua
le Barmecide ; mangez en donc,
je vous en prie. Hola garçon, a-
jouta-t-il en haussant la voix,
qu'on nous donne un nouveau
ragoût. Non pas, s'il vous plaît,
interrompit mon frère : en veri-
té, Seigneur, il n'est pas possi-
ble que je mange davantage, je
n'en puis plus.

Qu'on desserve donc, dit alors
le Barmecide, & qu'on apporte
les fruits. Il attendit un moment,
comme pour donner le tems aux
Officiers de desservir ; après quoi
re-

reprénant la parole : Goûtez de ces amandes, poursuivit-il; elles sont bonnes & fraîchement cueillies. Ils firent l'un & l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes, & qu'ils les eussent mangées. Après cela le Barmecide invitant mon frère à prendre d'autres choses : Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures séches, des compotes; choisissez ce qu'il vous plaira. Puis avançant la main comme s'il lui eût présenté quelque chose : Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. Schacabac fit semblant de prendre & de manger : Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas. Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide; & en cela comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné.

Il excita encore mon frère à manger: Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lors que vous êtes entré ici, il me paroît que vous n'avez guères mangé. Seigneur, lui re-partit mon frère, qui avoit mal aux machoires à force de mâcher à vuide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne sçaurois manger un seul morceau davantage.

Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous bûvions: vous * boirez bien du vin. Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas du vin, s'il vous plaît, puis que cela m'est défendu. Vous êtes trop scrupuleux, repliqua le Barmecide: faites comme moi. J'en boirai donc par complaisance,

* Les Orientaux & particulièrement les Mahométans ne boivent qu'après le repas.

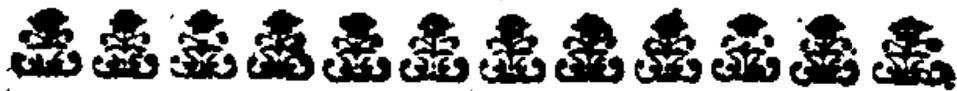
ce, repartit Schacabac : à ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à vôtre festin. Mais comme je ne suis point acôûtumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance & même contre le respect qui vous est dû ; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin ; je me contenterai de boire de l'eau. Non non, dit le Barmecide, vous boirez du vin : En même tems il commanda qu'on en apportât ; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande & les fruits. Il fit semblant de se verser à boire, & de boire le premier ; puis faisant semblant de verser à boire pour mon frère & de lui présenter le verre : Bûvez à ma santé, lui dit-il, sachons un peu si vous trouvez ce vin bon. Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près

126 *Les mille & une Nuit,*
comme pour voir si la couleur
du vin étoit belle, & de se le por-
ter au nez pour juger si l'odeur
en étoit agréable; puis il fit une
profonde inclination de tête au
Barmecide, pour lui marquer
qu'il prenoit la liberté de boire à
sa santé; & enfin il fit semblant
de boire avec toutes les démon-
strations d'un homme qui boit a-
vec plaisir. Seigneur, dit-il, je
trouve ce vin excellent; mais, il
n'est pas assez fort, ce me sem-
ble. Si vous en souhaitez qui ait
plus de force, répondit le Bar-
mecide, vous n'avez qu'à parler;
il y en a dans ma cave de plu-
sieurs sortes. Voyez si vous serez
content de celui-ci? A ces mots il
fit semblant de se verser d'un au-
tre vin à lui même & puis à mon
frère, & il fit cela tant de fois,
que Schacabac feignant que le
vin l'avoit échauffé, contrefit l'
homme yvre, leva la main & fra-
pa

pa le Barmecide à la tête si rudement, qu'il le renversa par terre. Il voulut même le fraper encore ; mais le Barmecide présentant la main pour éviter le coup, lui cria : *Estes-vous fou ?* Alors mon frère se retenant lui dit : *Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave ; & de lui donner un grand festin. Vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger. Il ne falloit pas me faire boire du vin, car je vous avois bien dit que je pourrois vous manquer de respect. J'en suis très fâché ; pardon.*

A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide au lieu de se mettre en colère se prit à rire de toute sa force : Il y a longtemps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère . . . Mais, Sire, dit Scheherazade au Sultan des Indes, je ne prens

128 *Les mille & une Nuit,*
pas garde qu'il est jour. Schabriar se leva aussitôt : & la nuit suivante la Sultane continua de parler dans ces termes.



CLXXXII. NUIT.

Sire, le Barbier poursuivant l'histoire de son sixième frère : Le Barmecide, ajoûta-t-il, fit mille caresses à Schacabac. Non seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné ; je veux même désormais que nous soyons amis, & que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur, & la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout ; mais nous allons manger réellement. En achevant ces paroles, il frapa des mains, & commanda à plusieurs de

domestiques qui parurent, d'apporter la table & de servir. Il fut obéi promptement, & mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avoit goûté qu'en idée. Lors qu'on eut desservi, on apporta du vin, & en même tems un nombre d'esclaves belles & richement habillées entrèrent & chantèrent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin Schacabac eut tout sujet d'être content des bontez & des honnêtetez du Barmecide, qui le goûta, en usa avec lui familièrement, & lui fit donner un habit de sa garde-robe.

Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit, & une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison & de toutes ses affaires. Mon frère s'aquita fort bien de son emploi durant vingt années. Au

130 *Les mille & une Nuit*,
bout de ce tems là, le généreux
Barmecide acablé de vieillesse
mourut, & n'ayant pas laissé d'
héritiers, on confisqua tous ses
biens au profit du Prince. On
dépouilla mon frère de tous
ceux qu'il avoit amassez; de for-
te que se voyant réduit à son pre-
mier état, il se joignit à une ca-
ravane de pèlerins de la Mec-
que, dans le dessein de faire ce
pèlerinage à la faveur de leurs
charitez. Par malheur la cara-
vane fut ataquée & pillée par un
nombre de Bedouins * supérieur
à celui des pèlerins. Mon frère
se trouva esclave d'un Bedouin,
qui lui donna la bâtonnade pen-
dant plusieurs jours pour l'obli-
ger à se racheter. Schacabac lui
protesta qu'il le maltraitoit inu-
ti-

* Les Bedouins sont des Arabes errans
par les deserts, qui pillent les carava-
nes quand elles ne sont pas assez fortes
pour leur résister.

ulement. Je suis votre esclave, lui disoit il, vous pouvez disposer de moi à y être yolonté; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, & qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. Enfin mon frere eut beau lui exposer toute sa misere; & tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bedouin fut impitoyable, & de dépit de se voir frustré d'une somme considerable sur laquelle il avoit compté, il prit son couteau & lui fendit les lèvres poussant un grand cri par oente inhumanité de la perte qu'il croyoit avoir faite.

Le Bedouin avoit une femme assez jolie, & souvent quand il alloit faire ses courtes il laissoit mon frere seul avec elle. Alors la femme n'oublioit rien pour consoler mon frere de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisoit assez connoître qu'elle l'aimoit

132 *Les mille & une Nuits,*
mais il n'osoit répondre à sa passion, de peur de s'en repentir; & il évitoit de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchoit l'ocasion d'être seule avec lui. Elle avoit une si grande habitude de badiner & de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyoit, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère sans prendre garde qu'il les observoit; s'avisa, pour ses péchez, de badiner aussi avec elle. Le Bedouin s'imagina aussi tôt qu'ils vivoient tous deux dans une intelligence criminelle; & ce soupçon le mettait en fureur, il se jetta sur mon frère, & après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne deserte, où il le laissa. La montagne étoit sur le chemin de Bagdad, de sorte que les passans qui
l'a-

l'avoient rencontré me donnèrent avis du lieu où il étoit. Je m'y rendis en diligence; je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avoit besoin & le remenai dans la ville.

Voilà ce que je racontai au Calife Monstanfer Billah, ajouta le Barbier. Ce Prince m'aplaudit par de nouveaux éclats de rire. C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné à juste titre le surnom Silencieux. Personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins je vous commande de sortir au plutôt de la ville. Allez, & que je n'entende plus parler de vous. Je cédai à la nécessité, & voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le Calife étoit mort, je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas un

134 *Les mille & une Nuit,*
seul de mes frères en vie. Ce fut
à mon retour en cette ville, que
je rendis au jeune Boiteux le ser-
vice important que vous avez
entendu. Vous êtes pourtant té-
moins de son ingratitude, & de
la manière injurieuse dont il m'a
traité. Au lieu de me témoigner
de la reconnoissance, il a mieux
aimé me fuir & s'éloigner de son
pays. Quand j'eus appris qu'il n'
étoit plus à Bagdad, quoi que
personne ne me scût dire au vrai
de quel côté il avoit tourné ses
pas, je ne laissai pas toutefois de
me mettre en chemin pour le
chercher. Il y a long-tems que
je cours de Province en Provin-
ce, & lors que j'y pensois le
moins, je l'ai rencontré aujourd'
hui. Je ne m'atendois pas à le
voir si irrité contre moi.

Scheherazade en cet endroit s'
apercevant qu'il étoit jour se
tût, & la nuit suivante elle repri
prit

prit le fil de son discours de cette forte.



CLXXXIII. NUIT.

Sire, le Tailleur acheva de raconter au Sultan de Casgar l'histoire du jeune Boiteux & du Barbier de Bagdad, de la manière que j'eus l'honneur de dire hier à votre Majesté. Quand le Barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avoit pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Neanmoins nous voulûmes bien qu'il demeurât avec nous, & qu'il fut du régal que le Maître de la maison nous avoit préparé. Nous nous mêmes donc à table, & nous nous jouâmes jusqu'à la prière d'entre le midi & le coucher du Soleil. Alors toute la compagnie

se

136 *Les mille & une Nuit,*

se sépara, & je vins travailler à ma boutique en attendant qu'il fut tems de m'en retourner chez moi.

Ce fut dans cet intervalle que le petit Bossu à demi yvre se présenta devant ma boutique, qu'il chanta & joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerois pas de divertir ma femme; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, & j'en servis un morceau au Bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avoit une arrête. Il tomba devant nous sans sentiment. Après avoir en vain essayé de le secourir, dans l'embaras où nous mit un accident si funeste, & dans la crainte qu'il nous causa, nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous, & nous le fîmes adroitement recevoir
chez

chez le médecin Juif. Le médecin juif le descendit dans la chambre du Pourvoyeur, & le Pourvoyeur le porta dans la rue, où on a crû que le marchand l'avoit tué. Voilà, Sire, ajoûta le tailleur; ce que j'avois à dire pour satisfaire vôtre Majesté. C'est à Elle à prononcer si nous sommes dignes de sa clémence ou de sa colére, de la vie ou de la mort.

Le Sultan de Casgar laissa voir sur son visage un air content, qui redonna la vie au Tailleur & à ses camarades. Je ne puis disconvenir, dit-il, que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune Boiteux, de celle du Barbier, & des aventures de ses frères, que de l'histoire de mon bouffon. Mais avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre, & qu'on enterre le corps du Bossu, je voudrois voir ce Barbier qui est cause que je vous pardonne.

Puis

138 *Les mille & une Nuit,*
Puis qu'il se trouve dans ma Capitale, il est aisé de contenter ma curiosité. En même tems il dépêcha un huissier pour l'aller chercher avec le tailleur qui sçavoit ou il pourroit être.

L'Huissier & le Tailleur revinrent bien-tôt, & amenèrent le Barbier qu'ils présentèrent au Sultan. Le Barbier étoit un Vieillard qui pouvoit avoir quatre-vint-dix ans. Il avoit la barbe & les sourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes & le nez fort long. Le Sultan ne pût s'empêcher de rire en le voyant: Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous sçaviez des histoires merveilleuses, voudriez vous bien m'en raconter quelquesunes? Sire, lui répondit le Barbier, laissons-là, s'il vous plaît pour le présent les histoires que je puis sçavoir. Je supplie très-humblement vôtre
Ma-

Majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant Elle ce Chrétien, ce Juif, ce Musulman & ce Bossu mort que je vois là étendu par terre. Le Sultan souïrit de la liberté du Barbier, & lui repliqua: Qu'est-ce que cela vous importe? Sire, repartit le Barbier, il m'importe de faire la demande que je fais, afin que vôtre Majesté sçache que je ne suis pas un grand parleur, comme quelques-uns le prétendent; mais un homme justement apellé le Silencieux.

Scheherezade frappée par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement du Sultan des Indes, garda le silence en cet endroit, & reprit son discours la nuit suivante en ces termes.



CLXXXIV. NUIT.

Sire, le Sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du Barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit Bossu, puis-qu'il paroissoit le souhaiter avec ardeur. Lorsque le Barbier l'eut entendue, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avoit là dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenoit pas. Veritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante; mais je suis bien aise d'examiner de près ce Bossu. Il s'en aprocha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux; & après l'avoir attentivement regardée, il fit tout à coup un grand éclat de rire, & avec si peu de retenue, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse,

se, sans considérer qu'il étoit devant le Sultan de Casgar. Puis se relevant sans cesser de rire : On le dit bien & avec raison, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être écrite en lettres d'or, c'est celle de ce Bossu.

A ces paroles tout le monde regarda le Barbier comme un bouffon, ou comme un vieillard qui avoit l'esprit égaré. Homme silencieux, lui dit le Sultan, parlez moi ; qu'avez-vous donc a rire si fort ? Sire, répondit le Barbier, je jure par l'humeur bienfaisante de vôtre Majesté, que ce Bossu n'est pas mort : il est encore en vie ; & je veux passer pour un extravagant si je ne vous le fais voir à l'heure même. En achevant ces mots, il prit une boîte où il y avoit plusieurs remèdes, qu'il portoit sur lui pour s'en servir dans l'occasion ;

142 *Les mille & une Nuit,*
sion ; & il en tira une petite phiole balsamique dont il frotta long-tems le cou du Bossu. Ensuite il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents ; & après lui avoir ouvert la bouche , il lui enfonça dans le gozier des petites pincettes , avec quoi il tira le morceau de poisson & l'arrête qu'il fit voir à tout le monde. Aussi-tôt le Bossu éternua , étendit les bras & les pieds , ouvrit les yeux , & donna plusieurs autres signes de vie.

Le Sultan de Casgar & tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération , furent moins surpris de voir revivre le Bossu , après avoir passé une nuit entière & la plus grande partie du jour sans donner aucun signe de vie , que du mérite & de la capacité du Barbier , qu'on commença , malgré ses défauts , à re-
gar-

garder comme un grand personnage. Le Sultan ravi de joye & d'admiration, ordonna que l'histoire de ce Bossu fût mise avec celle du Barbier, afin que la mémoire qui méritoit si bien d'être conservée, ne s'en éteignît jamais. Il n'en demeura pas la, pour que le tailleur, le medecin juif, le pourvoyeur, & le marchand Chrétien ne se ressouvinssent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du Bossu leur avoit causée. Il ne les renvoya chez eux, qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit revêtir en sa présence. A l'égard du Barbier, il l'honora d'un grosse pension, & le retint auprès de sa personne.

La Sultane Scheherazade finit ainsi cette longue suite d'aventures, aux quelles la prétendue mort du Bossu avoit donné occasion. Comme le jour paroif-
soit

144 *Les mille & une Nuit,*
soit déjà, elle se tût; & sa chère
sœur Dinarzade voyant qu'elle
ne parloit plus, lui dit: Ma Prin-
cesse, ma Sultane, je suis d'au-
tant plus charmée de l'histoire
que vous venez d'achever, qu'
elle finit par un incident auquel
je ne m'atendois pas. J'avois crû
le Bossu mort absolument. Cet-
te surprise m'a fait plaisir, dit
Schahriar, aussi-bien que les a-
vantages des frères du Barbier.
L'histoire du jeune Boiteux de
Bagdad m'a encore fort diver-
tie, reprit Dinarzade. J'en suis
bien aise, ma chère Sœur, dit la
Sultane; & puis que j'ai eu le
bonheur de ne pas ennuyer le
Sultan nôtre Seigneur & Maî-
tre; si Sa Majesté me faisoit en-
core la grace de me conserver la
vie, j'aurois l'honneur de lui ra-
conter demain l'histoire des a-
mours d'Aboulhassan Ali Ebn
Becar, & de Schemselnihar, fa-

vorite du Calife Haroun Alraschid qui n'est pas moins digne de son attention & de la vôtre que l'histoire du Bossu. Le Sultan des Indes, qui étoit assez content des choses dont Scheherazade l'avoit entretenu jusqu'alors, se laissa aller au plaisir d'entendre encore l'histoire qu'elle lui promettoit. Il se leva pour faire sa prière & tenir son Conseil, sans toutefois rien témoigner de sa bonne volonté à la Sultane.



CLXXXV. NUIT.

DInarzade toujours soigneuse d'éveiller sa Sœur, l'appella cette nuit à l'heure ordinaire. Ma chère sœur, lui dit-elle, le jour paroîtra bien-tôt; je vous supplie en attendant de nous raconter quelque-une de ces his-
G stoi-

146 *Les mille & une Nuit,*
stoires agréables que vous sça-
vez. Il n'en faut pas chercher d'
autre, dit Schahriar, que celle
des Amours d'Aboulhassan Ali
Ebn Becar & de Schemselnihar,
favorite du Calife Haroun Alra-
schid. Sire, dit Scheherazade, je
vais contenter vôtre curiosité.
En même tems elle commença
de cette manière.

HISTOIRE

*d' Aboulhassan Ali Ebn Becar, &
de Schemselnihar Favorite du
Calife Haroun Alraschid.*

Sous le règne du Calife Ha-
roun Alraschid, il y avoit à
Bagdad un fameux droguiste qui
se nommoit Ebn Thaher, hom-
me puissamment riche, bien fait
& très agréable de sa personne.
Il avoit plus d'esprit & de po-
liteffe, que n'en ont ordinaire-
ment les gens de sa profession ;
&

& sa droiture, sa sincérité & l'enjouement de son humeur le faisoient aimer & rechercher de tout le monde. Le Calife qui connoissoit son merite, avoit en lui une confiance aveugle. Il l'estimoit tant, qu'il se reposoit sur lui du soin de faire fournir aux Dames favorites toutes les choses dont elles pouvoient avoir besoin. C'etoit lui qui choisissoit leurs habits, leurs ameublemens, & leurs pierreries; ce qu'il faisoit avec un goût admirable.

Ses bonnes qualitez & la faveur du Calife attirèrent chez lui les fils des Emirs & des autres officiers du premier rang; sa maison étoit le rendez vous de toute la noblesse de la cour: mais parmi les jeunes seigneurs qui l'alloient voir tous les jours, il y en avoit un qu'il confidéroit plus que tous les autres, & avec lequel

148 *Les mille & une Nuit*,
quel il avoit contracté une amitié particulière. Ce Seigneur s'apelloit Aboulhassan Ali Ebn Becar, & tiroit son origine d'une ancienne famille royale de Perse. Cette famille subsistoit encore à Bagdad, depuis que par la force de leurs armes les Musulmans avoient fait la conquête de ce Royaume. La nature sembloit avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune Prince les plus rares qualitez du corps & de l'esprit. Il avoit le visage d'une beauté achevée, la taille fine, un air aisé, & une physionomie si engageante, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer d'abord. Quand il parloit, il s'exprimoit toujours en des termes propres & choisis, avec un tour agréable & nouveau; le ton de sa voix avoit même quelque chose qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Avec cela comme il

avoit beaucoup d'esprit & de jugement, il pensoit & parloit de toutes choses avec une justesse admirable. Il avoit tant de retenue & de modestie, qu'il n'avançoit rien qu'après avoir pris toutes les précautions possibles, pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préférât son sentiment à celui des autres.

Etant fait comme je viens de le représenter, il ne faut pas s'étonner, si Ebn Thaher l'avoit distingué des autres jeunes seigneurs de la cour, dont la plupart avoient les vices opposés à ses vertus. Un jour que ce Prince étoit chez Ebn Thaher, ils virent arriver une Dame montée sur une mule noire & blanche, au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnoient à pied, toutes fort belles, autant qu'on en pouvoit juger à leur air & au travers du voile qui leur cou-

vroit le visage. La Dame avoit une ceinture couleur de rose, large de quatre doigts, sur laquelle éclatoient des perles & des diamans d'une grosseur extraordinaire; & pour sa beauté, il étoit aisé de voir qu'elle surpassoit celle de ses femmes, autant que la pleine lune surpasse le croissant qui n'est que de deux jours. Elle venoit de faire quelque emplette, & comme elle avoit à parler à Ebn Thaher, elle entra dans sa boutique qui étoit propre & spatieuse, & il la reçût avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir & lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant le Prince de Perse ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir sa politesse & sa galanterie, accommodoit le cousin d'étoffe à
fond

fond d'or qui devoit servir d'appui à la Dame. Après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assit. Ensuite l'ayant saluée en baissant le tapis à ses pieds, il se releva & demeura debout devant elle au bas du sofa. Comme elle en usoit librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile, & fit briller aux yeux du Prince de Perse une beauté si extraordinaire, qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté la Dame ne pût s'empêcher de regarder le Prince, dont la vue fit sur elle la même impression. Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. Le Prince de Perse obéit, & s'assit sur le bord du sofa : il avoit toujours les yeux atachez sur elle, & il avoit à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bien-tôt de ce qui se passoit dans son ame, & cette découvr-

152 *Les mille & une Nuits*,
te acheva de l'enflammer pour
lui. Elle se leva, s'aprocha d'
Ebn Thaher & après lui avoir
dit tout bas le motif de sa venue,
elle lui demanda le nom & le pais
du Prince de Perse. Madame,
lui répondit Ebn Thaher, ce
jeune Seigneur dont vous me
parlez se nomme Aboulhassan
Ali Ebn Becar, & est Prince de
race Royale.

La Dame fut ravie d'apprendre
que la personne, qu'elle aimoit
déjà passionnément fût d'une si
haute condition. Vous voulez
dire sans doute, reprit-elle, qu'il
descend des Rois de Perse? Oui,
madame, repartit Ebn Thaher,
les derniers Rois de Perse sont
ses ancêtres, & depuis la con-
quête de ce Royaume, les Prin-
ces de sa maison se sont toujous
rendus recommandables à la
cour de nos Califes. Vous me
faites un grand plaisir, dit-elle,
de

de me faire connoître ce jeune Seigneur. Lors que je vous enverrai cette femme, ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien aise qu'il voye la magnificence de ma maison, afin qu'il puisse publier que l'avarice ne régne point à Bagdad parmi les personnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis : N'y manquez pas autrement je serai fâchée contre vous, & ne reviendrai ici de ma vie.

Ebn Thaher avoit trop de pénétration pour ne pas juger par ces paroles des sentimens de la Dame : Ma Princesse, ma Reine, repartit-il, Dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colére contre moi. Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. A cette répon-

154 *Les mille & une Nuit,*
se la Dame prit congé d'Ebn
Thaher en lui faisant une incli-
nation de tête; & après avoir
jetté au Prince de Perse un re-
gard obligeant, elle remonta sur
sa mule & partit.

La Sultane Scheherazade se
tût en cet endroit au grand re-
gret du Sultan des Indes, qui fut
obligé de se lever à cause du jour
qui paroissoit. Elle continua
cette histoire la nuit suivante, &
dit à Schahriar.



CLXXXVI. NUIT.

Sire, le Prince de Perse éper-
duëment amoureux de la
Dame, la conduisit des yeux tant
qu'il pût la voir; & il y avoit dé-
ja long-tems qu'il ne la voyoit
plus, qu'il avoit encore la vûe
tournée du côté qu'elle avoit
pris.

pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquoit que quelques personnes l'observoient, & commençoient à rire de le voir en cette attitude. Hélas ! lui dit le Prince, le monde & vous auriez compassion de moi, si vous sçaviez que la belle Dame qui vient de sortir de chez vous emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, & que le reste cherche à n'en pas demeurer séparé. Apprenez moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle est cette Dame tyrannique qui force les gens à l'aimer sans leur donner le tems de se consulter. Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse * Schemselnihar, la première favorite du Calife nôtre Maître. Elle est ainsi nommée avec justice, in-
ter-

* Ce mot Arabe signifie le Soleil du jour.

terrompit le Prince, puis qu'elle est plus belle que le Soleil dans un jour sans nuage. Cela est vrai, repliqua Ebn Thaher; aussi le Commandeur des Croyans l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très expressément de lui fournir tout ce qu'elle me demandera, & même de la prévenir autant qu'il me sera possible en tout ce qu'elle pourra désirer.

Il parloit de la sorte afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvoit être que malheureux. Mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. Je m'étois bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me seroit pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de
vous

vous aimer. Je vous aimerai donc, & je bénirai mon sort d'être l'esclave de l'objet le plus beau que le Soleil éclaire.

Pendant que le Prince de Perse consacroit ainsi son cœur à la belle Schemselnihar, cette Dame en s'en retournant chez elle songeoit aux moyens de voir le Prince, & de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plûtôt rentrée dans son Palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avoit montrée, & à qui elle avoit donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir sans différer avec le Prince de Perse. L'esclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le tems qu'il parloit encore au Prince, & qu'il s'eforçoit de le dissuader par les raisons les plus fortes d'aimer la favorite du Calife. Comme elle les vit ensemble: Seigneurs,

158 *Les mille & une Nuit,*
leur dit-elle, mon honorable
Maîtresse Schemselnihar, la pre-
mière favorite du Commandeur
des Croyans, vous prie de venir
à son Palais où elle vous atend.
Ebn Thaher pour marquer com-
bien il étoit prompt à obéir, se
leva aussi-tôt sans rien répondre
à l'esclave, & s'avança pour la
suivre non sans quelque répu-
gnance. Pour le Prince, il la sui-
vit sans faire réflexion au péril
qu'il y avoit dans cette visite.
La présence d'Ebn Thaher, qui
avoit l'entrée chez la Favorite,
le mettoit là dessus hors d'inqui-
étude. Ils suivirent donc l'es-
clave qui marchoit un peu de-
vant eux. Ils entrèrent après el-
le dans le Palais du Calife, & la
joignirent à la porte du petit Pa-
lais de Schemselnihar, qui étoit
déjà ouverte. Elle les introdui-
sit dans une grande salle, où elle
les pria de s'asseoir.

Le Prince de Perse se crût dans un de ces Palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avoit encore rien vû qui aprochât de la magnificence du lieu où il se trouvoit. Les tapis de pied, les couffins d'apui, & les autres acompagnemens du sofa, avec les ameublemens, les ornemens & l'architecture, étoient d'une beauté & d'une richesse surprenante. Peu de tems après qu'ils se furent assis Ebn Thaher & lui, une esclave noire fort propre leur servit une table couverte de plusieurs mets très délicats, dont l'odeur admirable faisoit juger de la finesse des assaisonnemens. Pendant qu'ils mangérent, l'esclave qui les avoit menez ne les abandonna point. Elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connoissoit pour les meilleurs. D'autres esclaves
leur

leur versèrent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils achevèrent enfin & on leur présenta à chacun séparément un bassin & un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains ; après quoi on leur apporta le parfum d'aloës dans une cassette portative qui étoit aussi d'or ; dont ils se parfumèrent la barbe & l'habillement. L'eau de senteur ne fut pas oubliée : elle étoit dans un vase d'or enrichi de diamans & de rubis fait exprés pour ces usages, & elle leur fut jettée dans l'une & dans l'autre main, qu'ils se passèrent sur la barbe, & sur tout le visage selon la coutume. Ils se mirent à leur place ; mais ils étoient à peine assis, que l'esclave les pria de se lever & de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la salle où ils étoient, & ils entrèrent dans un vaste salon d'une structure merveilleuse. C'étoit

étoit un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme de l'albâtre. Les bases & les chapiteaux de ces colonnes étoient ornez d'animaux à quatre pieds, & d'oiseaux dorez de diferentes espèces. Le tapis de pied de ce salon extraordinaire composé d'une seule pièce à fond d'or, rehaussé de bouquets de roses de soye rouge & blanche, & le dôme peint de même à l'Arabesque, ofroient à la vûe un objet des plus charmans. Entre chaque colonne il y avoit un petit sofa garni de la même forte, avec des grands vases de porcelaine, de cristal, de jaspe, de jaiët, de porphire, d'agate & d'autres matières précieuses, garnis d'or & de pierres. Les espaces qui étoient entre les colonnes étoient autant de grandes fenêtrés avec des a-

van-

vances à hauteur d'apui , garnies de même que les sofas , qui avoient vûe sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étoient de petits cailloux de différentes couleurs , qui représentoient le tapis de pied du salon en dôme ; de manière qu'en regardant le tapis en dedans & en dehors , il sembloit que le dôme & le jardin avec tous ses agrémens fussent sur le même tapis. La vûe étoit terminée à l'entour le long des allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche qui gardoient la même figure circulaire que le dôme , & dont l'un plus élevé que l'autre laissoit tomber son eau en nape dans le dernier ; & de beaux vases de bronze doré , garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux & de fleurs , étoient posez sur celui ci d'espace en espace. Ces allées faisoient une séparation entre
de

de grands espaces plantez d'arbres droits & toufus où mille oiseaux formoient un concert mélodieux, & divertissoient la vûe par leurs vols divers, & par les combats tantôt innocens & tantôt sanglans qu'ils se livroient dans l'air.

Le Prince de Perse & Ebn Thaher s'arrêtèrent long tems à examiner cette grande magnificence. A chaque chose qui les frapoit, ils s'écrioient pour marquer leur surprise & leur admiration. Particulièrement le Prince de Perse qui n'avoit jamais rien vû de comparable à ce qu'il voyoit alors. Ebn Thaher, quoi qu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissoit pas d'y remarquer des beautez qui lui paroissoient toutes nouvelles. Enfin ils ne laissoient pas d'admirer tant de choses singulieres, & ils en étoient encore agréables.

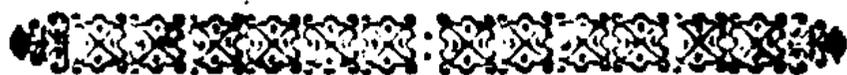
blement occupez, lors qu'ils aperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étoient toutes assises au dehors & à quelque distance du Dôme, chacune sur un siège de bois de Platane des Indes, enrichi de fil d'argent à compartimens, avec un instrument de musique à la main; & elles n'atendoient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux se mettre dans l'avance, d'où on les voyoit en face, & en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montoit au jardin par degrez, & qui étoit environnée de très beaux appartemens. l'Esclave les avoit quittez, & comme ils étoient seuls, ils s'entretinrent quelque tems: Pour vous qui êtes un homme sage, dit le Prince de Perse, je ne doute pas que vous ne regardiez a-

vec

vec bien de la satisfaction toutes ces marques de grandeur & de puissance. A mon égard , je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus surprenant ; mais quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemsel-nihar , & que c'est le premier Monarque de la terre qui l'y retient , je vous avoue que je me croi le plus infortuné de tous les hommes. Il m'è paroît qu'il n'y à point de destinée plus cruelle que la mienne , d'aimer un objet soûmis à mon rival , & dans un lieu où ce rival est si puissant , que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie.

Scheherazade n'en dit pas d'avantage cette nuit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle reprit la parole , & dit au Sultan des Indes.



CLXXXVII. NUIT.

Sire, Ebn Thaher entendant parler le Prince de Perse de la manière que je le disois hier à vôtre majesté, lui dit: Seigneur, plût à Dieu que je puisse vous donner des assurances aussi certaines de l'heureux succès de vos amours que je le puis de la sûreté de vôtre vie. Quoi que ce Palais superbe appartienne au Calife qui l'a fait bâtir exprés pour Schemselnihar, sous le nom de *Palais des Plaisirs éternels*, & qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sçachiez que cette Dame y vit dans une entière liberté. Elle n'est point obsédée d'eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particulière dont elle dispose absolument. Elle sort de chez

el-

elle pour aller dans la ville sans en demander permission à personne, elle rentre lors qu'il lui plaît, & jamais le Calife ne vient la voir, qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mefrour chef des eunuques pour lui en donner avis & se préparer à le recevoir. Ainsi vous devez avoir l'esprit tranquille; & donner toute vôtre attention au concert dont je vois que Schemselnihar veut vous régaler.

Dans le tems qu'Ebn Thaher achevoit ces paroles, le Prince de Perse & lui virent venir l'esclave confidente de la Favorite, qui ordonna aux femmes qui étoient assises devant eux de chanter & de jouer de leur instrumens. Aussi-tôt elles jouèrent toutes ensemble comme pour préluder, & quand elles eurent joué quelque tems, une seule commença de chanter, &

à-

acompana sa voix d'un luth dont elle jouoit admirablement bien. Comme elle avoit été avertie du sujet sur lequel elle devoit chanter, les paroles se trouvèrent si conformes aux sentimens du Prince de Perse, qu'il ne pût s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. Seroit-il possible, s'écria-t-il, que vous eussiez le don de pénétrer dans les cœurs; & que la connoissance que vous avez de ce qui se passe dans le mien vous eût obligé à nous donner un essai de votre voix charmante par ces mots? Je ne m'exprimerois pas moi-même en d'autres termes. La femme ne répondit rien à ce discours: Elle continua & chanta plusieurs autres couplets dont ce Prince fut si touché qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux, ce qui faisoit assez connoître qu'ils'en appliquoit le sens.

sens. Quand elle eût achevé tous les couplets, elle & ses compagnes se levèrent & chantèrent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles, que *la pleine Lune alloit se lever avec tout son éclat, & qu'on la verroit bien tôt s'aprocher du Soleil.* Cela signifioit que Schemselnihar alloit paroître, & que le Prince de Perse auroit bien-tôt le plaisir de la voir.

En éfet, en regardant du côté de la cour, Ebn Thaher & le Prince remarquèrent que l'esclave confidente s'aprochoit, & qu'elle étoit suivie de dix femmes noires qui apportoient avec bien de la peine un grand Trône d'argent massif & admirablement travaillé, qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance; après quoi les esclaves noires se retirèrent derrière des arbres à l'entrée d'une allée.

Ensuite vingt femmes toutes belles & tres-richement habillées d'une parure uniforme s'avancèrent en deux files en chantant & en jouant d'un instrument qu'elles tenoient chacune & se rangèrent auprès du trône autant d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenoient le Prince de Perse & Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande, qu'ils étoient curieux de sçavoir à quoi elles se termineroient. Enfin, ils virent paroître à la même porte par où étoient venues les dix femmes noires qui avoient apporté le trône & les vingt autres qui venoient d'arriver, dix autres femmes également belles & bien vêtues qui s'y arrêtèrent quelques momens. Elles atendoient la Favorite, qui se montra enfin, & se mit au milieu d'elles.

Le jour qui commençoit à é-
clair-

clairer l'apartement de Schahriar imposa silence à Scheherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi.



CLXXXVIII. NUIT.

SChemselnihar se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avoient atendue à la porte. Il étoit aisé de la distinguer autant par sa taille & par son air majestueux, que par une espèce de manteau d'une étoffe fort légère, or & bleu céleste, qu'elle portoit ataché sur ses épaules, par dessus son habillement, qui étoit le plus propre, le mieux entendu & le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans & les rubis qui lui servoient d'ornement, n'étoient pas en confusion: Le

172. *Les mille & une Nuit*,
tout étoit en petit nombre, mais
bien choisi, & d'un prix inesti-
mable. Elle s'avança avec une
majesté qui ne représentoit pas
mal le soleil dans sa course au mi-
lieu des nuages qui reçoivent sa
splendeur sans en cacher l'éclat,
& vint s'asseoir sur le trône d'ar-
gent qui avoit été apporté pour
elle.

Dés que le Prince de Perse a-
perçut Schemselnihar, il n'eût
plus des yeux que pour elle : On
ne demande plus de nouvelle de
ce que l'on cherche, dit-il à Ebn
Thaher, d'abord qu'on la voit ;
& l'on n'a plus de doute si-tôt
que la vérité se manifeste. Vo-
yez-vous cette charmante beau-
té ? C'est l'origine de mes maux !
Maux que je bénis, & que je ne
cesserai de bénir, quelques ri-
goureux & de quelque durée
qu'ils puissent être. A cet ob-
jet je ne me possède plus moi-
mê-

même ; mon ame se trouble , se revolte ; je sens qu'elle veut m' abandonner. Pars donc , mon ame , je te le permets ; mais que ce soit pour le bien & la conservation de ce foible corps ! C'est vous trop cruel Ebn Thaher , qui êtes cause de ce desordre : Vous avez crû me faire un grand plaisir de m'amener ici , & je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi , continua-t-il en se représentant , je me trompe , j'ai bien voulu venir , & je ne puis me plaindre que de moi-même. Il fondit en larmes en achevant ces paroles. Je suis bien aise , lui dit Ebn Thaher , que vous me rendiez justice. Quand je vous ai appris que Schemselnihar étoit la première Favorite du Calife , je l'ai fait exprés pour prevenir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans votre

H 3 cœur.

cœur. Tout ce que vous voyez ici, doit vous en dégager; & vous ne devez conserver que des sentimens de reconnoissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rapellez donc vôtre raison égarée, & vous mettez en état de paroître devant elle, comme la bienséance le demande. La voila qui approche: si c'étoit à recommencer, je prendrois d'autres mesures; mais puisque la chose est faite, je prie Dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter, ajoûta-t-il, c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous retirerez jamais.

Ebn Thaher n'eût pas le tems d'en dire d'avantage, parce que Schemselnihar arriva. Elle se
plaça

plça sur son trône & les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le Prince de Perse, & ils se parlèrent l'un & l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lesquels en peu de momens ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auroient pû se dire en beaucoup de tems. Plus Schemselnihar regardoit le Prince, il trouvoit dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'il ne lui étoit pas indifférent; & Schemselnihar déjà persuadée de la passion du Prince, s'estimoit la plus heureuse personne du monde. Elle détourna enfin les yeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avoient commencé de chanter s'aprochassent. Elles se levèrent, & pendant qu'elles avançoient, les femmes noires qui sortirent de l'allée où elles

176 *Les mille & une Nuit* ,

étoient, aporèrent leurs sièges & les placèrent près de la fenê-
tre & de l'avance du Dôme, où
étoient Ebn Thaher & le Prin-
ce de Perse; de manière que les
sièges ainsi disposées avec le
Trône de la Favorite & les fem-
mes qu'elle avoit à ses côtez,
formèrent un demi cercle de-
vant eux.

Lors que les femmes qui é-
toient assises auparavant sur ces
sièges, eurent repris chacune
leur place avec la permission de
Schemselnihar qui le leur ordon-
na par un signe, cette charmante
Favorite choisit une de ces fem-
mes pour chanter. Cette femme
après avoir employé quelques
momens à mettre son luth d'
accord, chanta une chanson dont
le sens étoit: Que deux amans
qui s'aimoient parfaitement a-
voient l'un pour l'autre une ten-
dresse sans bornes; que leurs
cœurs

cœurs en deux corps diférens n'en faisoient qu'un, & que lors que quelqu'obstacle s'oposoit à leurs desirs, ils pouvoient se dire les larmes aux yeux. *Si nous nous aimons, parce que nous nous trouvons aimables, doit-on s'en prendre à nous ? qu'on s'en prenne à la destinée.*

Schemselnihar laissa si bien connoître dans ses yeux & par ses gestes, que ces paroles devoient s'apliquer à elle & au Prince de Perse, qu'il ne pût se contenir. Il se leva à demi, & s'avancant par dessus le balustre qui lui servoit d'apui, il obligea une des compagnes de la femme qui venoit de chanter de prendre garde à son action. Comme elle étoit près de lui : *Ecoutez moi, lui dit-il, & me faites la grace d'accompagner de vôtre luth la chanson que vous allez entendre.* Alors il chanta un air dont

les paroles tendres & passionnées exprimoient parfaitement la violence de son amour. D'abord qu'il eût achevé, Schemselnihar suivant son exemple, dit à une de ses femmes : Ecoutez - moi aussi , & accompagnez ma voix. En même tems , elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du Prince de Perse , qui lui répondit par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avoit déjà chanté.

Ces deux Amans s'étant déclarés par leurs chansons leur tendresse mutuelle, Schemselnihar céda à la force de la sienne; Elle se leva de dessus son Trône, toute hors d'elle-même & s'avança vers la porte du falon. Le Prince qui connût son dessein, se leva aussitôt & alla au devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrèrent sous la porte, où
ils

ils se donnèrent la main, & s'embrassèrent avec tant de plaisir qu'ils s'évanouirent. Ils seroient tombez, si les femmes qui avoient suivi Schemselnihar ne les en eussent empêchez. Elles les soutinrent & les transportèrent sur un Sofa où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de senteur au visage, & de leur faire sentir plusieurs sortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs esprits, la première chose que fit Schemselnihar, fut de regarder de tous côtez ; & comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda avec empressement où il étoit. Ebn Thaher s'étoit écarté par respect, tandis que les femmes étoient occupées à soulager leur maîtresse ; & craignoit en lui-même avec raison quelque suite facheuse de ce qu'il venoit de voir. Dès qu'il eût

oui que Schemselnihar le demandoit, il s'avança & se présenta devant elle.

La Sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui paroissoit. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière.

* * * * *

CLXXXIX. NUIT.

Schemselnihar fut bien aise de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna sa joye dans ces termes : Obligeant Ebn Thaher, je ne sçai comment je pourrai reconnoître les obligations infinies que je vous ai. Sans vous je n'aurois jamais connu le Prince de Perse, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé pourtant que je ne mourrai pas ingrate, & que ma reconnoissance, s'il est possible, éga-

égalera le bien-fait dont je vous suis redevable. Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination, & qu'en souhaitant à la Favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvoit desirer.

Schemselnihar se tourna du côté du Prince de Perse qui étoit assis auprès d'elle, & le regardant avec quelque sorte de confusion, après ce qui s'étoit passé entr'eux: Seigneur, lui dit-elle, je suis bien assurée que vous m'aimez, & de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flatons point: quelque conformité qu'il y ait entre vos sentimens & les miens; je ne vois & pour vous & pour moi que des peines, que des impatiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'au-

tre remède à nos maux que de nous aimer toujours, de nous en remettre à la volonté du Ciel, & d'attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de nôtre destinée. Madame, lui répondit le Prince de Perse, vous me feriez la plus grande injustice du monde, si vous doutiez un seul moment de la durée de mon amour. Il est uni à mon ame d'une manière que je puis dire qu'il en fait la meilleure partie, & que je le conserverai après ma mort. Peines, tourmens, obstacles, rien ne sera capable de m'empêcher de vous aimer. En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, & Schemselnihar ne pût retenir les siennes.

Ebn Thaher prit ce tems là pour parler à la Favorite. Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de fondre en pleurs, vous devriez
avoir

avoir de la joye de vous voir ensemble. Je ne comprends rien à votre douleur. Que sera-ce donc, lorsque la nécessité vous obligera de vous separer? Mais, que dis-je, vous obligera? il y a long-tems que nous sommes ici, & vous sçavez, Madame, qu'il est tems que nous nous retirions. Ah que vous êtes cruel, repartit Schemselnihar! Vous qui connoissez la cause de mes larmes, n'aurez vous pas pitié du malheureux état où vous me voyez? Triste fatalité! qu'ai-je commis pour être soumise à la dure loi de ne pouvoir jouir de ce que j'aime uniquement.

Comme elle étoit persuadée qu'Ebn Thaher ne lui avoit parlé que par amitié, elle ne lui sçut pas mauvais gré de ce qu'il lui avoit dit; elle en profita même. En éfet, elle fit un signe à l'esclave sa confidente, qui sortit
aussi-

aussi-tôt & apporta peu de tems après une collation de fruits sur une petite table d'argent qu'elle posa entre sa Maîtresse & le Prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avoit de meilleur & le présenta au Prince en se priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit & le porta à sa bouche par l'endroit qu'elle avoit touché. Il presenta à son tour quelque chose à Schemselnihar qui le prit aussi & le mangea de la même manière. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux ; mais se voyant dans un lieu où il ne se croyoit point en sûreté, il auroit mieux aimé être chez lui, & ne mangea que par complaisance. Après qu'on eût desservi, on apporta un bassin d'argent avec de l'eau dans un vase d'or & ils se lavèrent les mains ensemble. Ils se remirent ensui-

te

te à leur place, & alors trois des dix femmes noires aporèrent chacune une tasse de cristal de roche pleine d'un vin exquis sur une soucoupe d'or, qu'elles posèrent devant Schemselnihar, le Prince de Perse & Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprès d'elle les dix femmes noires avec dix autres qui savoient chanter & jouer des instrumens; & après qu'elle eût renvoyé tout le reste, elle prit une des tasses, & la tenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son luth. Lors qu'elle eût achevé, elle bût; ensuite elle prit une des deux autres tasses, & la présenta au Prince en le priant de boire pour l'amour d'elle, de même qu'elle venoit de boire pour l'amour de lui. Il la reçût avec un transport d'amour & de joye; mais

mais avant que de boire il chanta à son tour une chanson qu'une autre femme acompagna d'un instrument; & en chantant les pleurs lui coulèrent des yeux abondamment: aussi lui marqua-t-il par les paroles qu'il chantoit, qu'il ne sçavoit si c'étoit le vin qu'elle lui avoit présenté qu'il alloit boire ou ses propres larmes. Schemselnihar présenta enfin la troisième tasse à Ebn Thaher, qui la remercia de la bonté, & de l'honneur qu'elle lui faisoit.

Après cela, elle prit un luth des mains d'une de ses femmes & l'accompagna de sa voix d'une manière si passionnée, qu'il sembloit qu'elle ne se possédoit pas, & le Prince de Perse les yeux attachés sur elle demeura immobile comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites l'esclave confidente arriva toute émue,
&

& s'adressant à sa Maîtresse : Madame, lui dit elle, Mesrour & deux autres officiers avec plusieurs eunuques qui les accompagnent sont à la porte & demande à vous parler de la part du Calife. Quand le Prince de Perse & Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changèrent de couleur & commencèrent à trembler comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar qui s'en aperçut, les rassura par un souris.

La clarté du jour qui paroissoit, obligea Scheherazade d'interrompre là sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte.



CXC. NUIT.

Schemselnihar après avoir rassuré le Prince de Perse & Ebn

Ebn Thaher, chargea l'esclave sa confidente d'aller entretenir Mesrour & les deux autres officiers du Calife, jusqu'à ce qu'elle se fût mise en état de les recevoir, & qu'elle lui fit dire de les amener. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du salon & qu'on abaissât les toiles peintes qui étoient du côté du jardin, & après avoir assuré le Prince & Ebn Thaher qu'ils y pouvoient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnoit sur le jardin, qu'elle tira & ferma sur eux. Mais quelque assurance qu'elle leur eût donnée de leur sûreté, ils ne laissèrent pas de sentir les plus vives alarmes, pendant tout le tems qu'ils furent seuls.

D'abord que Schemselnihar fut dans le jardin avec les femmes qui l'avoient suivie, elle fit emporter tous les sièges qui avoient

voient servi aux femmes qui jouoient des instrumens à s'asseoir pres de la fenêtré, d'où le Prince de Perse & Ebn Thaher les avoient entendues ; & lorsqu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitoit, elle s'assit sur son trône d'argent. Alors elle envoya avertir l'esclave sa confidente d'amener le chef des eunuques, avec les deux officiers subalternes.

Ils parurent suivis de vingt eunuques noirs tous proprement habillez avec le sabre au côté & une ceinture d'or large de quatre doigts. De si loin qu'ils apercurent la Favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence, qu'elle leur rendit de dessus son trône. Quand ils furent plus avancez, elle se leva & alla au devant de Mesrour qui marchoit le premier. Elle lui demanda quelle nou-

190 *Les mille & une Nuit*,
nouvelle il apportoit. Il lui ré-
pondit : Madame , le Comman-
deur des Croyans qui m'envoye
vers vous , m'a chargé de vous
témoigner qu'il ne peut vivre
plus long-tems sans vous voir.
Il a dessein de venir vous rendre
visite cette nuit : je viens vous
en avertir pour vous preparer à
le recevoir. Il espère , Mada-
me , que vous le verrez avec au-
tant de plaisir qu'il a d'impati-
ence d'être avec vous.

A ce discours de Mesrour , la
Favorite Schemselnihar se pro-
sterna contre terre pour mar-
quer la soumission avec laquelle
elle recevoit l'ordre du Calife.
Lors qu'elle se fut relevée : Je
vous prie , lui dit-elle , de dire au
Commandeur des Croyans que
je me ferai toujours gloire d'é-
xécuter les commandemens de
Sa Majesté ; & que son esclave
s'éforcera de le recevoir avec
tout

tout le respect qui lui est dû. En même tems elle ordonna à l'esclave sa confidente de faire mettre le Palais en état de recevoir le Calife par les femmes noires destinées à ce ministère. Puis congédiant le chef des eunuques : Vous voyez , lui dit-elle , qu'il faudra quelque tems pour préparer toutes choses. Faites en sorte , je vous en supplie , qu'il se donne un peu de patience, afin qu'à son arrivée il ne nous trouve pas dans le desordre.

Le chef des eunuques & sa suite s'étant retirez, Schemselnihar retourna au salon extrêmement affligée de la nécessité où elle se voyoit de renvoyer le Prince de Perse plutôt qu'elle ne s'y étoit atendue. Elle le rejoignit les larmes aux yeux ; ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher , qui en augura quelque chose de funeste. Madame, lui dit

dit le Prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous séparer. Pourvû que je n'aye rien de plus funeste à redouter, j'espère que le Ciel me donnera la patience dont j'ai besoin pour supporter vôtre absence. Hélas! mon cher cœur, ma chère ame, interrompit la trop tendre Schemselnihar, que je vous trouve heureux, & que je me trouve malheureuse, quand je compare vôtre sort avec ma triste destinée! Vous souffrez sans doute de ne me pas voir; mais ce sera toute vôtre peine, & vous pourrez vous en consoler par l'espérance de me revoir. Pour moi, juste Ciel; à quelle rigoureuse épreuve suis-je réduite! Je ne serai pas seulement privée de la vûe de ce que j'aime uniquement, il me faudra soutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux. L'

ar-

arrivée du Calife ne me fera-t-elle pas souvenir de votre départ ? & comment occupée de votre chère image, pourrai-je montrer à ce Prince la joye qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'est venu voir ? J'aurai l'esprit distrait en lui parlant, & les moindres complaisances que j'aurai pour son amour, seront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. Pourrai-je goûter ses paroles obligeantes, & ses caresses ? Jugez, Prince, à quels tourmens je serai exposée dès que je ne vous verrai plus. Les larmes qu'elle laissa couler alors, & les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Le Prince de Perse voulut lui repartir ; mais il n'en eut pas la force : sa propre douleur & celle que lui faisoit voir sa maîtresse, lui avoient ôté la parole.

Ebn Thaher qui n'aspiroit qu'à se voir hors du palais, fut obligé de les consoler en les exhortant à prendre patience. Mais l'esclave confidente vint l'interrompre : Madame, dit-elle à Schemselnihar, il n'y a pas de tems à perdre. Les eunuques commencent à arriver, & vous sçavez que le Calife paroitra bien-tôt. O Ciel ! que cette séparation est cruelle, s'écria la Favorite ! hâtez-vous, dit-elle à sa confidente. Conduisez les tous deux à la galerie qui regarde sur le jardin d'un côté, & de l'autre sur le Tigre ; & lors que la nuit répandra sur la terre sa plus grande obscurité, faites les sortir par la porte de derrière, afin qu'ils se retirent en sûreté. Aces mots elle embrassa tendrement le Prince de Perse sans pouvoir lui dire un seul mot, & alla au devant du Calife dans le
de-

desordre qu'il est aisé de s'imaginer.

Cependant l'esclave confidente conduisit le Prince & Ebn Thaher à la galerie que Schemselnihar lui avoit marquée; & lors qu'elle les y eût introduits, elle les y laissa & ferma sur eux la porte en se retirant, & après les avoir assurez qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'elle viendroit les faire sortir quand il en seroit tems. . . Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître m'impose silence. Elle se tût, & reprenant son discours la nuit suivante.



CXCI. NUIT.

Sire, poursuivit-elle, l'esclave confidente de Schemselnihar s'étant retirée, le Prince

196 *Les mille & une Nuit* ,
de Perse & Ebn Thaher oublièrent qu'elle venoit de les assurer qu'ils n'avoient rien à craindre. Ils examinèrent toute la galerie, & ils furent saisis d'une frayeur extrême, lors qu'ils connurent qu'il n'y avoit pas un seul endroit par où ils pussent s'échapper, au cas que le Calife ou quelques-uns de ses officiers s'avisaissent d'y venir.

Une grande clarté qu'ils virent tout à coup du côté du jardin au travers des jaloufies, les obligea de s'en aprocher pour voir d'où elle venoit. Elle étoit causée par cent flambeaux de cire blanche, qu'autant de jeunes eunuques noirs portoient à la main. Ces eunuques étoient suivis de plus de cent autres plus âgez, tous de la garde des dames du palais du Calife, habillez & armez d'un sabre, de même que ceux dont j'ai déjà parlé, & le Calife
mar-

marchoit après eux entre Mesroul leur chef qu'il avoit à sa droite, & Vassif leur second officier qu'il avoit à sa gauche.

Schemselnihar atendoit le Calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes toutes d'une beauté surprenante, & ornées de coliers & de pendans d'oreilles de gros diamans, & d'autres, dont elles avoient la tête toute couverte. Elles chantoient au son de leurs Instruments, & formoient un concert charmant. La Favorite ne vit pas plutôt paroître ce Prince, qu'elle s'avança & se prosterna à ses pieds. Mais faisant cette action : Prince de Perse, dit-elle en elle-même, si vos tristes yeux sont témoins de ce que je fais, jugez de la rigueur de mon sort. C'est devant vous que je voudrois m'humilier ainsi. Mon cœur n'y sentiroit aucune répugnance.

Le Calife fut ravi de voir Schemselnihar : Levez-vous, Madame, lui dit-il, aprochez-vous. Je me sçais mauvais gré à moi-même de m'être privé si long-tems du plaisir de vous voir. En achevant ces paroles il la prit par la main, & sans cesser de lui dire des choses obligantes, il alla s'asseoir sur le trône d'argent que Schemselnihar lui avoit fait apporter. Cette dame s'assit sur un siège devant lui, & les vingt femmes formèrent un cercle autour d'eux sur d'autres sièges, pendant que les jeunes cunuques, qui tenoient les flambeaux, dispersèrent dans le Jardin, à certaine distance les uns des autres, afin que le Calife jouit du frais de la soirée plus commodément.

Lors que le Calife fut assis, il regarda autour de lui, & vit avec une grande satisfaction tout le jar-

jardin illuminé d'une infinité d'autres lumières que les flambeaux que tenoient les jeunes eunuques. Mais il prit garde que le salon étoit fermé; il s'étonna, & en demanda la raison. On l'avoit fait exprés pour le surprendre. En éfet, il n'eût pas plûtôt parlé, que les fenêtres s'ouvrirent tous à la fois, & qu'il le vit illuminé au dehors & en dedans d'une manière tout autrement bien entendue qu'il ne l'avoit vû auparavant. Charmante Schemselnihar, s'écria-t-il à ce spectacle, je vous entends. Vous avez voulu me faire connoître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis disconvenir.

Revenons au Prince de Perse & à Ebn Thaher que nous avons laissé dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvoit assez admirer

200 *Les mille & une Nuit,*
tout ce qui s'ofroit à sa vûe. Je
ne suis pas jeune, dit-il, & j'ai
vû de grandes fêtes en ma vie ;
mais je ne croi pas que l'on pui-
se rien voir de si surprenant, ni
qui marque plus de grandeur.
Tout ce qu'on nous dit des Pa-
lais enchantés, n'aproche pas du
prodigieux spectacle que nous
avons devant les yeux. Que de
richesses & de magnificence à la
fois !

Le Prince de Perse n'étoit pas
touché de tous ces objets éclatans
qui faisoient tant de plaisir à
Ebn Thaher. Il n'avoit des yeux
que pour regarder Schemselni-
har, & la présence du Calife le
plongeoit dans une affliction in-
concevable. Cher Ebn Thaher,
dit-il, plût à Dieu que j'eusse l'
esprit assez libre pour ne m'arrê-
ter, comme vous, qu'à ce qui
devroit me causer de l'admirati-
on ! mais hélas ! je suis dans un é-
tat

tat bien différent; tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis je voir le Calife tête à tête avec ce que j'aime, & ne pas mourir de desespoir? Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un rival si puissant? Ciel, que mon destin est bizarre & cruel! Il n'y a qu'un moment que je m'estimois l'amant du monde le plus fortuné, & dans cet instant je me sens frapper le cœur d'un coup qui me donne la mort. Je n'y puis résister, mon cher Ebn Thaher; ma patience est à bout: mon mal m'acable, & mon courage y succombe. En prononçant ces derniers mots, il vit qu'il se passoit quelque chose dans le jardin qui l'obligea de garder le silence, & d'y prêter son attention.

En effet, le Calife avoit ordonné à une des femmes qui é-

202 *Les mille & une Nuit*,
toient près de lui, de chanter sur
son luth; & elle commençoit à
chanter. Les paroles qu'elle
chanta étoient fort passionnées,
& le Calife persuadé qu'elle les
chantoit par ordre de Schemsel-
nihar qui lui avoit donné sou-
vent de pareils témoignages de
tendresse, les expliqua en sa fa-
veur. Mais ce n'étoit pas l'in-
tention de Schemselnihar pour
cette fois. Elle les appliquoit à
son cher Ali Ebn Becar, & elle
se laissa pénétrer d'une si vive
douleur d'avoir devant elle un
objet dont elle ne pouvoit plus
soutenir la présence, qu'elle s'
évanouit. Elle se renversa sur le
dos de la chaise qui n'avoit pas de
bras d'appui, & elle seroit tom-
bée si quelques-unes de ses fem-
mes ne l'eussent promptement
secourue. Elles l'enlevèrent &
l'emportèrent dans le salon.

Ebn Thaher qui étoit dans la

galerie, surpris de cet accident, tourna la tête du côté du Prince de Perse, & au lieu de le voir appuyé contre la jaloufie pour regarder comme lui, il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par là de la force de l'amour dont ce Prince étoit épris pour Schemselnihar, & il admira cet étrange effet de simpathie, qui lui causa une peine mortelle, à cause du lieu où ils se trouvoient. Il fit cependant tout ce qu'il pût pour faire revenir le Prince, mais ce fut inutilement. Ebn Thaher étoit dans cet embarras, lors que la confidente de Schemselnihar vint ouvrir la porte de la galerie, & entra hors d'haleine & comme une personne qui ne savoit plus où elle en étoit. Venez promptement, s'écria-t-elle, que je vous fasse sortir. Tout est ici en confusion &

je croi que voici le dernier de nos jours. Hé! comment voulez vous que nous partions, répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquoit sa tendresse. Approchez de grace, & voyez en quel état est le Prince de Perse. Quand l'esclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau, sans perdre le tems a discourir & revint en peu de momens.

Enfin, le Prince de Perse après qu'on lui eût jetté de l'eau sur le visage, reprit ses esprits : Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous courons risque de périr ici vous & moi, si nous y restons davantage, faites donc un effort, & sauvons nous au plus vite. Il étoit si foible qu'il ne pût se lever tout seul. Ebn Thaher & la confidente lui donnèrent la main, & le soutenant des deux côtez, ils allèrent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvroit sur le Tigre.

Us

Ils sortirent par là & s'avancèrent jusques sur le bord d'un petit canal qui communiquoit au fleuve. La confidente frapa des mains, & aussi-tôt un petit bateau parut & vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar & son compagnon s'embarquèrent, & l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le Prince se fût assis dans le bateau, il étendit une main du côté du Palais, & mettant l'autre sur son cœur: cher objet de mon ame, s'écria-t-il d'une voix foible, recevez ma foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous.

En cet endroit Scheherazade s'aperçût qu'il étoit jour. Elle se tût, & la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes.



CXCII. NUIT.

CEpendant le batelier ramoit de toute sa force, & l'esclave confidente de Schemselnibar acompagna le Prince de Perse & Ebn Thaher en marchant sur le bord du canal jusqu'à-ce qu'ils furent arrivez au courant du Tigre. Alors comme elle ne pouvoit aller plus loin, elle prit congé d'eux & se retira.

Le Prince de Perse étoit toujours dans une grande foiblesse. Ebn Thaher le consoloit & l'exhortoit à prendre courage : Songez, lui dit-il, que quand nous ferons débarquez nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi. Car de vous mener à l'heure qu'il est & dans l'état où vous êtes jusqu'à votre logis qui est
bien

bien plus éloigné que le mien, je
 n'en suis pas d'avis ; nous pourri-
 ons même courir risque d'être
 rencontrés par le guet. Ils sorti-
 rent enfin du bateau ; mais le
 Prince avoit si peu de force qu'il
 ne pouvoit marcher, ce qui mit
 Ebn Thaher dans un grand em-
 barras. Il se souvint qu'il avoit un
 Ami dans le voisinage ; il traîna
 le Prince jusques là avec beau-
 coup de peine. L'Ami les reçût
 avec bien de la joye ; & quand il
 les eût fait asseoir, il leur de-
 manda d'où ils venoient si tard.
 Ebn Thaher lui répondit : J'ai a-
 pris ce soir qu'un homme qui me
 doit une somme d'argent assez
 considérable, étoit dans le des-
 sein de partir pour un long voya-
 ge. Je n'ai point perdu de tems,
 je suis allé le chercher, & en
 chemin j'ai rencontré ce jeune
 Seigneur que vous voyez & à
 qui j'ai mille obligations ; com-
 me

me il connoît mon débiteur, il a bien voulu me faire la grace de m'accompagner. Nous avons eu assez de peine à mettre nôtre homme à la raison. Nous en sommes pourtant venus à bout ; & c'est ce qui est cause que nous n'avons pû sortir de chez lui que fort tard. En revenant, à quelques pas d'ici, ce bon Seigneur pour qui j'ai toute la considération possible, s'est senti tout à coup ataqué d'un mal qui m'a fait prendre la liberté de fraper à vôtre porte. Je me suis flaté que vous voudriez bien nous faire le plaisir de nous donner le couvert pour cette nuit.

L'Ami d'Ebn Thaher se paya de cette fable, leur dit qu'ils étoient les bien venus, & ofrit au Prince de Perse, qu'il ne connoissoit pas, toute l'assistance qu'il pouvoit desirer. Mais Ebn Thaher prenant la parole pour
le

le Prince, dit que son mal étoit d'une nature à n'avoir besoin que de repos. L'Ami comprit par ce discours qu'ils souhaitoient de se reposer; c'est pourquoy il les conduisit dans un appartement où il leur laissa la liberté de se coucher.

Si le Prince de Perse dort, ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux qui lui représentoient Schemselnihar évanouïe aux pieds du Calife, & l'entrenoient dans son affliction. Ebn Thaher qui avoit une grande impatience de se revoir chez lui, & qui ne doutoit pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle, car il ne lui étoit jamais arrivé de coucher dehors, se leva & partit de bon matin, après avoir pris congé de son ami, qui s'étoit levé pour faire sa prière dès la pointe du jour. Enfin il arriva chez lui, &

210 *Les mille & une Nuit,*

& la première chose que fit le Prince de Perse qui s'étoit fait un grand effort pour marcher, fût de se jeter sur un sofa, aussi fatigué que s'il eût fait un long voyage. Comme il n'étoit pas en état de se rendre en sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre; & afin qu'on ne fût point en peine de lui, il envoya dire à ses gens l'état & le lieu où il étoit. Il pria cependant le Prince de Perse d'avoir l'esprit en repos, de commander chez lui, & d'y disposer à son gré de toutes choses. J'accepte de bon cœur ces ôfres obligeantes que vous me faites, lui dit le Prince, mais que je ne vous embarrasse pas, s'il vous plaît; je vous conjure de faire comme si je n'étois pas chez vous. Je n'y voudrois pas demeurer un moment si je croyois que ma présence vous contraignît en la moindre chose.

D'a-

D'abord qu'Ebn Thaher eût un moment pour se reconnoître, il aprit à sa famille tout ce qui s'étoit passé au palais de Schemselnihar, & finit son recit en remerciant Dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avoit couru. Les principaux domestiques du Prince de Perse vinrent recevoir ses ordres chez Ebn Thaher, & l'on y vît bien-tôt arriver plusieurs de ses amis qu'ils avoient avertis de son indisposition. Ces amis passèrent la meilleure partie de la journée avec lui; & si leur entretien ne pût effacer les tristes idées qui causoient son mal, il en tira du moins un avantage, qu'elles lui donneroient quelque relâche. Il voulut prendre congé d'Ebn Thaher sur la fin du jour, mais ce fidèle ami lui trouva encore tant de foiblesse, qu'il l'obligea d'attendre au lendemain; cependant

pour

pour contribuer à le réjouir ; il lui donna le soir un concert de voix & d'instrumens. Mais ce concert ne servit qu'à rapeller dans la mémoire du Prince celui du soir précédent , & irrita ses ennuis au lieu de les soulager ; de forte que le jour suivant son mal parût avoir augmenté. Alors Ebn Thaher ne s'oposa plus au dessein que le Prince avoit de se retirer dans sa maison. Il prit soin lui même de l'y faire porter ; il l'accompagna , & quand il se vit seul avec lui dans son appartement , il lui représenta toutes les raisons qu'il avoit de faire un généreux effort pour vaincre une passion dont la fin ne pouvoit être heureuse ni pour lui , ni pour la Favorite. Ah, cher Ebn Thaher s'écria le Prince ! qu'il vous est aisé de donner ce conseil, mais qu'il m'est difficile de le suivre ! J'en conçois toute l'im-

importance sans pouvoir en profiter. Je l'ai déjà dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. Lorsque Ebn Thaher vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du Prince, il prit congé de lui & voulut se retirer.

Scheherazade en cet endroit voyant paroître le jour, garda le silence, & le lendemain elle reprit ainsi son discours.



CXCIII. NUIT.

LE Prince de Perse le retint ; obligeant Ebn Thaher lui dit-il, si je vous ai déclaré qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de suivre vos sages conseils, je vous supplie de ne m'en pas faire un crime & de ne pas cesser pour cela de me donner des marques de

214 *Les mille & une Nuit*,
de votre amitié. Vous ne sauriez
m'en donner une plus grande
que de m'instruire du destin de
ma chère Schemselnihar, si vous
en aprenez des nouvelles. L'in-
certitude où je suis de son sort,
& les appréhensions mortelles
que me cause son évanouisse-
ment, m'entretiennent dans la
langueur que vous me repro-
chez. Seigneur, lui répondit
Ebn Thaher, vous devez espé-
rer que son évanouissement n'
aura pas eu de suite funeste, &
que sa confidente viendra inces-
samment m'informer de quelle
manière se sera passé la chose. D'
abord que je sçaurai ce détail,
je ne manquerai pas de venir
vous en faire part.

Ebn Thaher laissa le Prince
dans cette espérance & retourna
chez lui, où il atendit inutile-
ment tout le reste du jour la con-
fidente de Schemselnihar : Il ne
la

la vit pas même le lendemain, L'inquiétude où il étoit de savoir l'état de la santé du Prince de Perse, ne lui permit pas d'être plus longtems sans le voir. Il alla chez lui dans le dessein de l'exhorter à prendre patience. Il le trouva au lit aussi malade qu'à l'ordinaire, & environné d'un nombre d'amis, & de quelques médecins qui emploioient toutes les lumières de leur art pour découvrir la cause de son mal. Dès qu'il aperçût Ebn Thaher, il le regarda en souïriant, pour lui témoigner deux choses; l'une, qu'il se réjouissoit de le voir; & l'autre, combien ses médecins qui ne pouvoient deviner le sujet de sa maladie, se trompoient dans leurs raisonnemens.

Les amis & les médecins se retirèrent les uns après les autres, de sorte qu'Ebn Thaher demeura seul avec le malade. Il s'aprocha

216 *Les mille & une Nuit*,
cha de son lit pour lui demander
comment il se trouvoit depuis
qu'il ne l'avoit vû. Je vous dirai
lui répondit le Prince, que mon
amour qui prend continuelle-
ment de nouvelles forces, & l'
incertitude de la destinée de l'ai-
mable Schemselnihar augmen-
tent mon mal à chaque moment,
& me mettent dans un état qui
afflige mes parens & mes amis, &
déconcerte mes médecins, qui
n'y comprennent rien. Vous
ne sauriez croire, ajouta t-il,
combien je souffre de voir tant
de gens qui m'importunent &
que je ne puis chasser honnête-
ment. Vous êtes le seul dont je
sens que la compagnie me sou-
lage; mais enfin ne me dissimu-
lez rien, je vous en conjure:
quelles nouvelles m'aportez-
vous de Schemselnihar? Avez-
vous vû sa confidente? que vous
a-t-elle dit? Ebn-Thaher ré-
pon-

pondit qu'il ne l'avoit pas vûe, & il n'eut pas plûtôt appris au Prince cette triste nouvelle, que les larmes lui vinrent aux yeux; il ne pût repartir un seul mot, tant il avoit le cœur ferré. Prince, reprit alors Ebn Thaher, permettez moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu, essuyez vos larmes; quelqu'un de vos gens peut entrer en ce moment, & vous savez avec quel soin vous devez cacher vos sentimens qui pourroient être démêlez par là. Quelque chose que pût dire ce judicieux confident, il ne fut pas possible au Prince de retenir ses pleurs: sage Ebn Thaher, s'écria-t-il, quand l'usage de la parole lui fut revenu, je puis bien empêcher ma langue de révéler le secret de mon cœur; mais je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes.

218 *Les mille & une Nuits,*

dans un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable & unique objet de mes desirs n'étoit plus au monde, je ne lui survivrois pas un moment. Rejetez une pensée si affligeante, repliqua Ebn Thaher; Schemselnihar vit encore, vous n'en devez pas douter: Si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles, c'est qu'elle n'en a pû trouver l'ocasion; & j'espère que cette journée ne se passera point que vous n'en ayez appris. Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes, après quoi il se retira.

Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui, que la confidente de Schemselnihar arriva. Elle avoit un air triste, & il en conçut un mauvais présage. Il lui demanda des nouvelles de sa Maîtresse. Apprenez moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente.

dente; car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vû partir, dans l'état où étoit le Prince de Perse. Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle vouloit savoir, & lorsqu'il eût achevé, l'esclave prit la parole: si le Prince de Perse, lui dit elle, a souffert & souffre encore pour ma Maîtresse, elle n'a pas moins de peine que lui. Après que je vous eus quitez, poursuivit elle, je retournai au salon où je trouvai que Schemselnihar n'étoit pas encore revenue de son évanouissement, quelque soulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le Calife étoit assis près d'elle, avec toutes les marques d'une véritable douleur? il demandoit à toutes les femmes & à moi particulièrement, si nous n'avions aucune connoissance de la cause de son mal; mais nous gardâmes le secret, & nous lui dîmes toute au-

tre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir souffrir si long tems, & nous n'oublîames rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour la secourir. Enfin, il étoit bien minuit lors qu'elle revint à elle. Le Calife qui avoit eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joye, & demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvoit lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit un effort pour se mettre sur son séant; & après lui avoir baisé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher: Sire, dit-elle, j'ai à me plaindre du Ciel de ce qu'il ne m'a pas fait la grace entière de me laisser expirer aux pieds de votre Majesté, pour vous marquer par là jusqu'à quel point je suis pénétrée de vos bontez.

Je suis bien persuadé que vous
m'ai-

m'aimez, lui dit le Calife; mais je vous commande de vous conserver pour l'amour de moi: Vous avez aparemment fait aujourd'hui quelques excés qui vous aura causé cette indisposition; prenez y garde, & je vous prie de vous en abstenir une autre fois. Je suis bien aise de vous voir en meilleur état, & je vous conseille de passer ici la nuit, au lieu de retourner à votre appartement, de crainte que le mouvement ne vous soit contraire. A ces mots, il ordonna qu'on apportât un doigt de vin qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Après cela, il prit congé d'elle & se retira dans son appartement.

Dés que le Calife fut parti, ma maîtresse me fit signe de m'aprocher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avoit long-

222 *Les mille & une Nuit,*
tems que vous n'étiez plus dans
le Palais, & lui mis l'esprit en
repos de ce côté là. Je me gar-
dai bien de lui parler de l'éva-
nouissement du Prince de Perse,
de peur de la faire retomber dans
l'état d'où nos soins l'avoient ti-
rée avec tant de peine ; mais ma
précaution fut inutile, comme
vous l'allez entendre : Prince ,
s'écria - t - elle alors, je renonce
deformais à tous les plaisirs, tant
que je serai privée de celui de ta
vue. Si j'ai bien pénétré dans
ton cœur, je ne fais que suivre
ton exemple. Tu ne cesseras de
verser des larmes que tu ne m'
ayes retrouvée ; il est juste que
je pleure & que je m'afflige jus-
qu'à ce que tu sois rendu à mes
vœux. En achevant ces paro-
les, qu'elle prononça d'une ma-
nière qui marquoit la violence
de sa passion, elle s'évanouit u-
ne seconde fois entre mes bras.

En

En cet endroit Scheherazade voyant paroître le jour cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte.



CXCIV. NUIT.

LA confidente de Schemsel-nihar continua de raconter à Ebn Thaber tout ce qui étoit arrivé à sa Maîtresse depuis son premier évanouissement. Nous fumes encore longtems, dit elle à la faire revenir mes compagnes & moi. Elle revint enfin, & alors je lui dis: Madame, êtes vous donc résolue de vous laisser mourir, & de nous faire mourir nous mêmes avec vous? Je vous supplie au nom du Prince de Perse, pour qui vous avez intérêt de vivre, de vouloir conserver vos jours. De grace, laissez vous

224 *Les mille & une Nuit*,
persuader, & faites les efforts que
vous vous devez à vous-même, à
l'amour du Prince, & à nôtre a-
tachment pour vous. Je vous
suis bien obligée, reprit elle, de
vos soins, de vôtre zèle, & de
vos conseils; mais hélas, peu-
vent-ils m'être utiles? Il ne nous
est pas permis de nous flater de
quelque espérance, & ce n'est
que dans le tombeau que nous
devons attendre la fin de nos tour-
mens. Une de mes compagnes
voulut la détourner de ses tristes
pensées, en chantant un air sur
son luth; mais elle lui imposa si-
lence, & lui ordonna comme à
toutes les autres de se retirer.
Elle ne retint que moi pour pas-
ser la nuit avec elle. Quelle nuit,
ô Ciel! elle la passa dans les
pleurs & dans les gémissemens,
& nommant sans cesse le Prince
de Perse, elle se plaignoit du
fort qui l'avoit destinée au Ca-
li-

life, qu'elle ne pouvoit aimer, & non à celui qu'elle aimoit éperduement.

Le lendemain, comme elle n'étoit pas commodément dans le salon, je l'aidai à passer dans son appartement, où elle ne fut pas plutôt arrivée, que tous les médecins du palais vinrent la voir par ordre du Calife; & ce Prince ne fut pas long-tems sans venir lui-même. Les remèdes que les médecins ordonnèrent à Schemselnihar firent d'autant moins d'effet qu'ils ignoroient la cause de son mal, & la contrainte où la mettoit la présence du Calife, ne faisoit que l'augmenter. Elle a pourtant un peu reposé cette nuit; & d'abord qu'elle a été éveillée, elle m'a chargé de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du Prince de Perse. Je vous ai déjà informé de l'état où il est, lui dit Ebn Thaher;

ainsi, retournez vers votre Maîtresse, & l'assurez que le Prince de Perse atendoit de ses nouvelles avec la même impatience qu'elle en atendoit de lui. Exhortez-la sur tout à se moderer & à se vaincre, de peur qu'il ne lui échape devant le Calife quelque parole qui pourroit nous perdre avec elle. Pour moi, reprit la confidente, je vous l'avoue, je crains tout de ses transports, j'ai pris la liberté de lui dire ce que je pensois la dessus, & je suis persuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui en parle encore de votre part.

Ebn Thaher qui ne faisoit que d'arriver de chez le Prince de Perse, ne jugea point à propos d'y retourner si-tôt, & de negliger des affaires importantes qui lui étoient survenues en rentrant chez lui : il y alla seulement à la fin du jour. Le Prince étoit seul
&

& ne se portoit pas mieux que le matin. Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant paroître : vous avez sans doute beaucoup d'amis : mais ces amis ne connoissent pas ce que vous valez, comme vous me le faites connoître par votre zèle, par vos soins & par les peines que vous vous donnez, lorsqu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, & je ne sçai comment je pourrai m'acquitter envers vous. Prince, lui répondit Ebn Thaher ; laissons là ce discours, je vous en supplie. Je suis prêt non seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un ; mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement : je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nouvelles, & en

même tems pour m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de vôtre amour pour sa Maîtresse, & la constance avec laquelle vous l'aimez. Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave confidente. Le Prince l'écouta avec tous les différens mouvemens de crainte, de jalousie, de tendresse & de compassion que son discours lui inspira, faisant sur chaque chose qu'il entendoit toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un amant aussi passionné qu'il étoit pouvoit être capable.

Leur conversation dura si long-tems que la nuit se trouvant fort avancée, le Prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidèle ami s'en re-
tour-

tournoit au logis, il vit venir à lui une femme qu'il reconnut pour la confidente de Schemsel-nihar, & qui l'ayant abordé lui dit : ma Maîtresse vous salue, & je viens vous prier de sa part de rendre cette lettre au Prince de Perse. Le zélé Ebn Thaher prit la lettre & retourna chez le Prince accompagné de l'esclave confidente.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes.



CXCV. NUIT.

Sire, quand Ebn Thaher fut entré chez le Prince de Perse avec la confidente de Schemsel-nihar, il la pria de demeurer un

moment dans l'anti-chambre, & de l'attendre. Dès que le Prince l'aperçut; il lui demanda avec empressement quelle nouvelle il avoit à lui annoncer. La meilleure que vous puissiez apprendre, lui répondit Ebn Thaher: on vous aime aussi chèrement que vous aimez. La confidente de Schemselnihar est dans votre anti-chambre, elle vous apporte une lettre de la part de sa Maîtresse; elle n'attend que votre ordre pour entrer. Qu'elle entre, s'écria le Prince avec un transport de joye! en disant cela il se mit sur son séant pour la recevoir.

Comme les gens du Prince étoient sortis de la chambre d'abord qu'ils avoient vû Ebn Thaher, afin de le laisser seul avec leur Maître; Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même, & fit entrer la confidente. Le Prince

ce

ce la reconnut, & la reçut d'une manière fort obligeante. Seigneur, lui dit elle, je sçai tous les maux que vous avez soufferts depuis que j'eus l'honneur de vous conduire au bateau qui vous atendoit pour vous ramener; mais j'espère que la lettre que je vous aporte contribuera à votre guérison. A ces mots elle lui présenta la lettre. Il la prit, & après l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit, & lût les paroles suivantes.

L E T T R E.

De Schemselnihar au Prince de Perse Ali Ebn Becar.

L A personne qui vous rendra cette lettre vous dira de mes nouvelles mieux que moi-même; car je ne me connois plus depuis que je suis privée de votre présence. Je cherche à me tromper en vous entretenant
par

232 *Les mille & une Nuit,*
par ces lignes mal formées avec le
même plaisir que si j'avois le bon-
heur de vous parler.

On dit que la patience est un remé-
de à tous les maux ; & toutefois elle
aigrit les miens au lieu de les soula-
ger. Quoique votre portrait soit pro-
fondément gravé dans mon cœur,
mes yeux souhaitent d'en revoir in-
cessamment l'original ; & ils perdront
toute leur lumière s'il faut qu'ils en
soient encore long-tems privez. Puis-
je me flatter que les vôtres ayent la
même impatience de me voir ? Oui je
le puis ; ils me l'on fait assez connoi-
tre par leurs tendres regards. Que
Schemselnibar seroit heureuse, &
que vous seriez heureux, Prince, si
mes desirs si conformes aux vôtres n'
étoient pas traversez par des obsta-
cles insurmontables ! Ces obstacles
m'afligent d'autant plus vivement
qu'ils vous afligent vous même.

Ces sentimens que mes doigts tra-
cent, & que j'exprime avec un plai-
sir

fit incroyable , en les répétant plusieurs fois , partent du plus profond de mon cœur , & de la blessure incurable que vous y avez faite. Blessure que je bénis mille fois , malgré le cruel ennui que je souffre de votre absence ! Je compterois pour rien tout ce qui s'oppose à nos amours , s'il m'étoit seulement permis de vous voir quelquefois en liberté. Je vous posséderois alors , que pourrois je souhaiter de plus ?

Ne vous imaginez pas que mes paroles disent plus que je ne pense. Hélas ! de quelques expressions que je puisse me servir , je sens bien que je pense plus de choses que je ne vous en dis. Mes yeux qui sont dans une veille continuelle , & qui versent incessamment des pleurs en attendant qu'ils vous revoyent : mon cœur affligé qui ne desire que vous seul : les soupirs qui m'échappent toutes les fois que je pense à vous , c'est à dire à tout moment : mon imagination qui ne me représente

234 *Les mille & une Nuit,*
fente plus d'autre objet que mon cher
Prince : les plaintes que je fais au
Ciel de la rigueur de ma destinée :
enfin ma tristesse, mes inquiétudes,
mes tourmens qui ne me donnent au-
cun relâche depuis que je vous ai per-
du de vûe, sont garants de ce que je
vous écris.

Ne suis je pas bien malheureuse
d'être née pour aimer, sans espéran-
ce de jouir de ce que j'aime ? Cette
pensée désolante m'acable à un point
que j'en mourrois, si je n'étois pas
persuadée que vous m'aimez. Mais
une si douce consolation balance mon
desespoir, & m'atache à la vie.
Mandez-moi que vous m'aimez
toujours. Je garderai vôtres lettre
précieusement ; je la lirai mille fois
le jour. Je souffrirai mes maux avec
moins d'impaticence. Je souhaite que
le Ciel cesse d'être irrité contre nous,
& nous fasse trouver l'ocasion de
nous dire sans contrainte que nous
nous aimons & que nous ne cesserons

jamais de nous aimer ; Adieu. Je salue Ebn Thaber, à qui nous avons tant d'obligation l'un & l'autre.

Le Prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lû une fois cette lettre. Il lui sembla qu'il l'avoit lûe avec trop peu d'attention. Il la relut plus lentement, & en lisant, tantôt il pouffoit de tristes soupirs, tantôt il verfoit des larmes, & tantôt il faisoit éclater des transports de joye & de tendresse, selon qu'il étoit touché de ce qu'il lisoit. Enfin, il ne se laissoit point de parcourir des yeux des caractères tracez par une si chère main ; & il se préparoit à les lire pour la troisième fois, lorsqu'Ebn Thaber lui représenta que la confidente n'avoit pas tant de tems à perdre, & qu'il devoit songer à faire reponse. Hélas, s'écria le Prince ! comment voulez-vous que
je

236 *Les mille & une Nuit*,
je fasse réponse à une lettre si ob-
ligeante? En quels termes m'
exprimerai-je dans le trouble où
je suis? J'ai l'esprit agité de mil-
le pensées cruelles, & mes senti-
mens se détruisent au moment
que je les ai conçus, pour faire
place à d'autres. Pendant que
mon corps se ressent des impres-
sions de mon ame, comment
pourrai je tenir le papier & con-
duire la canne * pour former les
lettres?

En parlant ainsi il tira d'un pe-
tit bureau qu'il avoit près de lui
du papier, une canne taillée, &
un cornet où il y avoit de l'encre.

Scheherazade apercevant le
jour

* Les Arabes, les Persans & les Turcs,
quand ils écrivent tiennent le papier de
la main gauche apuyée ordinairement
sur le genouil, & écrivent de la droite
avec une petite canne taillée & fendue
comme nos plumes. Cette sorte de can-
ne est creuse & ressemble à nos roseaux,
mais elle a plus de consistance.

jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain, & dit à Schahriar.



CXCVI. NUIT.

Sire, le Prince de Perse, avant que d'écrire, donna la lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher, & le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écrivoit, afin qu'en jettant les yeux dessus, il vît mieux ce qu'il y devoit répondre. Il commença d'écrire; mais les larmes qui lui tomboient des yeux sur son papier, l'obligèrent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa lettre, & la donnant à Ebn Thaher: lisez la, je vous prie, lui dit-il, & me faites la grace de voir si le desordre où

238: *Les mille & une Nuit*,
où est mon esprit m'a permis de
faire une réponse raisonnable.
Ebn Thaher la prit, & lût ce
qui suit.

R E P O N S E

Du Prince de Perse à la Let-
tre de Schemselnihar.

*J'Etois plongé dans une affliction
mortelle, lors qu'on m'a rendu
votre lettre. A la voir seulement,
j'ai été transporté d'une joye que je
ne puis vous exprimer; & à la vue
des caractères tracez par votre belle
main, mes yeux ont reçu une lumié-
re plus vive que celle qu'ils avoient
perdue, lorsque les vôtres se fermé-
rent subitement aux pieds de mon
Rival. Les paroles que contient cet-
te obligeante lettre, sont autant de
rayons lumineux qui ont dissipé les
ténèbres dont mon ame étoit obscur-
cie. Elles m'apprennent combien vous
sou-*

souffrez pour l'amour de moi, & me font connoître aussi que vous n'ignorez pas que je souffre pour vous, & par là elles me consolent dans mes maux. D'un côté elles me font verser des larmes abondamment, & de l'autre elles embrasent mon cœur d'un feu qui le soutient, & m'empêche d'expirer de douleur. Je n'ai pas eu un moment de repos depuis nôtre cruelle séparation: vôtre lettre seule apporte quelque soulagement à mes peines. J'ai gardé un morne silence jusqu'au moment que je l'ai reçue: elle m'a redonné la parole. J'étois enseveli dans une mélancolie profonde; elle m'a inspiré une joye qui a d'abord éclaté dans mes yeux & sur mon visage. Mais ma surprise de recevoir une faveur que je n'ai point encore méritée, a été si grande, que je ne sçais par où commencer pour vous en marquer ma reconnoissance. Enfin, après l'avoir baisée plusieurs fois, comme un gage précieux de vos
bon-

240 *Les mille & une Nuit,*
bontez, je l'ai lue & relue; & suis
demeuré confus de l'excès de mon
bonheur. Vous voulez que je vous
mande que je vous aime toujours.
Ab! quand je ne vous aurois pas ai-
mé aussi parfaitement que je vous
aime, je ne pourrois m'empêcher de
vous adorer, après toutes les mar-
ques que vous me donnez d'un amour
si peu commun. Oui, je vous aime
ma chère ame, & ferai gloire de bru-
ler toute ma vie du beau feu que vous
avez allumé dans mon cœur. Je ne
me plaindrai jamais de la vive ar-
deur dont je sens qu'il me consume;
& quelques rigoureux que soient les
maux que vôtre absence me cause, je
les supporterai constamment dans l'
espérance de vous voir un jour. Plût
à Dieu que ce fût dès aujourd'hui,
& qu'au lieu de vous envoyer ma
lettre, il me fut permis d'aller vous
assurer que je meurs d'amour pour
vous! Mes larmes m'empêchent de
vous en dire davantage: Adieu.

Ebn-

Ebn Thaher ne pût lire ces dernières lignes fans pleurer lui-même. Il remit la lettre entre les mains du Prince de Perse, en l'assurant qu'il n'y avoit rien à corriger. Le Prince la ferma & quand il l'eut cachetée : Je vous prie de vous aprocher, dit-il à la confidente de Schemselnihar qui étoit un peu éloignée de lui; voici la réponse que je fais à la lettre de vôtre chère Maîtresse. Je vous conjure de la lui porter, & de la saluer de ma part. L'esclave confidente prit la lettre, & se retira avec Ebn Thaher.

En achevant ces mots, la Sultane des Indes voyant paroître le jour, se tût, & la nuit suivante elle continua de cette manière.





CXCVII. NUIT.

Ebn Thaher après avoir marché quelque tems avec l'esclave confidente, la quita, & retourna dans sa maison, où il se mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvoit malheureusement engagé. Il se représenta que le Prince de Perse & Schemselnihar, malgré l'intérêt qu'ils avoient de cacher leur intelligence, se ménageoient avec si peu de discrétion, qu'elle pourroit bien n'être pas long-tems secrète. Il tira de là toutes les conséquences qu'un homme de bon sens en devoit tirer. Si Schemselnihar, se disoit il à lui-même, étoit une Dame du commun, je contribuerois de tout mon pouvoir à rendre heureux son a-

mant

mant & elle ; mais c'est la Favorite du Calife , & il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colére tombera d'abord sur Schemselnihar , il en coûtera la vie au Prince de Perse , & je serai envelopé dans son malheur. Cependant j'ai mon honneur , mon repos , ma famille & mon bien à conserver. Il faut donc , pendant que je le puis , me délivrer d'un si grand péril.

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour là. Le lendemain matin il alla chez le Prince de Perse dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement il lui représenta ce qu'il lui avoit déjà inutilement représenté : qu'il feroit beaucoup mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avoit pour Schemselnihar , que de s'y

L 2

lais-

244 *Les mille & une nuit,*

laisser entraîner : que ce penchant étoit d'autant plus dangereux, que son Rival étoit plus puissant. Enfin, Seigneur, ajouta-t-il, si vous m'en croyez, vous ne songerez qu'à triompher de vôtre amour ; autrement vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar, dont la vie vous doit être plus chère que la vôtre. Je vous donne ce conseil en ami, & quelque jour vous m'en remercirez.

Le Prince écouta Ebn Thaher assez impatiemment. Néanmoins il le laissa dire tout ce qu'il voulut ; mais prenant la parole à son tour : Ebn Thaher, lui dit-il, croyez vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar qui m'aime avec tant de tendresse ? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi, & vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper. Non !
quel-

quelque malheur qui puisse m'arriver, je veux aimer Schemselnihar jusqu'au dernier soupir.

Ebn Thaher choqué de l'opiniâtreté du Prince de Perse, le quitta assez brusquement, & se retira chez lui, où rapellant dans son esprit les réflexions du jour précédent, il se mit à songer fort sérieusement au parti qu'il avoit à prendre. Pendant ce tems là un Jouaillier de ses intimes amis le vint voir. Ce Jouaillier s'étoit aperçû que la confidente de Schemselnihar alloit chez Ebn Thaher plus souvent qu'à l'ordinaire, & qu' Ebn Thaher étoit presque toujours avec le Prince de Perse dont la maladie étoit scûe de tout le monde, sans toutefois qu'on en connût la cause: tout cela lui avoit donné des soupçons. Comme Ebn Thaher lui parût rêveur, il jugea bien que quelque affaire im-

portante l'embarassoit, & croyant être au fait, il lui demanda ce que lui vouloit l'esclave confidente de Schemselnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande, & voulut dissimuler, en lui disant que c'étoit pour une bagatelle qu'elle venoit si souvent chez lui. Vous ne me parlez pas sincèrement, lui repliqua le Jouaillier, & vous m'allez persuader par vôtre dissimulation que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'avois crû d'abord.

Ebn Thaher voyant que son ami le pressoit si fort, lui dit : Il est vrai que cette affaire est de la dernière conséquence. J'avois résolu de la tenir secrète ; mais comme je sçai l'interêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, j'aime mieux vous en faire confiance, que de vous laisser penser là dessus ce qui n'est pas. Je
ne

ne vous recommande point le secret, vous connoîtrez par ce que je vais vous dire, combien il est important de le garder. Après ce préambule, il lui raconta les amours de Schemselnihar & du Prince de Perse. Vous sçavez, ajoûta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la cour & dans la ville auprès des plus grands Seigneurs, & des Dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi si ces téméraires amours venoient à être découverts ! Mais que dis je ? Ne serions nous pas perdus toute ma famille & moi ? Voila ce qui m'embarrasse l'esprit ; mais je viens de prendre mon parti : Il m'est dû, & je dois. Je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers, & à recouvrer mes dettes ; & après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balfora, où je demeure-

248 *Les mille & une Nuit*,
rerai jusqu'à ce que la tempête
que je prévois soit passée. L'a-
mitié que j'ai pour Schemselni-
har & pour le Prince de Perse,
me rend très sensible au mal qui
peut leur arriver; je prie Dieu de
leur faire connoître le danger où
ils s'exposent, & de les conser-
ver; mais si leur mauvaise desti-
née veut que leurs amours aillent
à la connoissance du Calife, je fe-
rai au moins à couvert de son res-
sentiment; car je ne les crois pas
assez méchants pour vouloir m'
enveloper dans leur malheur.
Leur ingratitude seroit extrême
si cela arrivoit; ce seroit mal pa-
yer les services que je leur ai ren-
dus, & les bons conseils que je
leur ai donnez; particulièrement
au Prince de Perse, qui pour-
roit se retirer encore du précipi-
ce lui & sa Maîtresse, s'il le vou-
loit. Il lui est aisé de sortir de
Bagdad comme moi, & l'absen-
ce

ce le dégageroit insensiblement d'une passion qui ne fera qu'augmenter, tant qu'il s'obstinera à y demeurer.

Le Jouaillier entendit avec une extrême surprise le recit que lui fit Ebn Thaher. Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance, que je ne puis comprendre comment Schemselnihar & le Prince de Perse ont été capables de s'abandonner à un amour si violent. Quelque penchant qui les entraîne l'un vers l'autre, au lieu d'y céder lâchement, ils devoient y résister & faire un meilleur usage de leur raison. Ont-ils pû s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence? Que leur aveuglement est déplorable! J'en vois comme vous toutes les conséquences. Mais vous êtes sage & prudent, & j'approuve la résolution, que

250 *Les mille & une Nuit,*
vous avez formée; C'est par là
seulement que vous pouvez
vous dérober aux événemens
funestes que vous avez à crain-
dre. Après cet entretien le Jou-
aillier se leva, & prit congé d'
Ebn Thaher.

Sire, dit en cet endroit Sche-
herazade, le jour que je vois pa-
roître m'empêche d'entretenir
Vôtre Majesté plus long-tems.
Elle se tût, & le lendemain elle
reprit son discours dans ces ter-
mes.



CXCVIII. NUIT.

Avant que le Jouaillier se re-
tirât, Ebn Thaher ne man-
qua pas de le conjurer par l'ami-
tié qui les unissoit tous deux, de
ne rien dire à personne de tout ce
qu'il lui avoit appris. Ayez l'es-
prit en repos lui dit le Jouaillier,
je

je vous garderai le secret au péril de ma vie.

Deux jours après cette conversation, le Jouaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, & voyant qu'elle étoit fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avoit parlé. Pour en être plus sûr, il demanda à un voisin s'il sçavoit pourquoi elle n'étoit pas ouverte. Le voisin lui repondit qu'il ne sçavoit autre chose, sinon qu'Ebn Thaher étoit allé faire un voyage. Il n'eût pas besoin d'en sçavoir davantage, & il songea d'abord au Prince de Perse. Malheureux Prince, dit-il en lui-même, quel chagrin n'aurez vous pas, quand vous apprendrez cette nouvelle? Par quelle entremise entretiendrez vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar? Je crains que vous n'en mourriez de desespoir.

J'ai compassion de vous. Il faut que je vous dedomme de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide.

L'Afaire qui l'avoit obligé de sortir n'étoit pas de grande conséquence; il la négligea; & quoiqu'il ne connût le Prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens, & le pria de vouloir bien dire à son Maître qu'il souhai-
toit de l'entretenir d'une affaire très importante. Le domestique revint bien-tôt trouver le Joui-
aillier, & l'introduisit dans la chambre du Prince qui étoit à demi couché sur le sofa, la tête sur le couffin. Comme il se sou-
vint de l'avoir vû, il se leva pour le recevoir & lui dit qu'il étoit le bien venu: après l'avoir prié de s'asseoir, il lui demanda s'il avoit quelque chose en quoi il pût lui
ren-

rendre service, ou s'il venoit lui anoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. Prince, lui répondit le Jouaillier, quoique je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le desir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention.

Après ce debut, le Jouaillier entra en matière & poursuivit ainsi: Prince, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il y a long-tems que la conformité d'humeur & quelques affaires que nous avons eues ensemble, nous ont liez d'une étroite amitié Ebn Thaher & moi. Je sçai qu'il est connu de vous, & qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en

tout ce qu'il a pû ; j'ai appris cela de lui même ; car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, & il m'a répondu qu'il y avoit deux jours qu'Ebn Thaher avoit pris congé de lui & des autres voisins, en leur ofrant ses services pour Balfora, où il alloit, disoit-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse, & l'intérêt que je prens à ce qui le regarde, m'a déterminé à venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité.

A ce discours que le Jouaillier avoit accomodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le Prince de Perse changea de couleur

leur & regarda le Jouaillier d'un air qui lui fit connoître combien il étoit affligé de cette nouvelle. Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend; il ne pouvoit m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il, les larmes aux yeux, c'est fait de moi, si ce que vous me dites est véritable! Ebn Thaher qui étoit toute ma consolation, en qui je mettois toute mon espérance, m'abandonne! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel.

Le Jouaillier n'eût pas besoin d'en entendre d'avantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du Prince de Perse dont Ebn Thaher l'avoit entretenu. La simple amitié ne parle pas ce langage, il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentimens si vifs.

Le Prince demeura quelques

momens enſéveli dans les penſées les plus triftes. Il leva enfin la tête, & s'adreſſant à un de ſes gens : Allez, lui dit-il, juſques chez Ebn Thaher, parlez à quelqu'un de ſes domeſtiques, & ſachez ſ'il eſt vrai qu'il ſoit parti pour Baſſora. Courez, & revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. En attendant le retour du domeſtique, le Jouaillier tâcha d'entretenir le Prince de choſes indifférentes; mais le Prince ne lui donna preſque pas d'attention. Il étoit la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvoit ſe perſuader qu'Ebn Thaher fût parti, & tantôt il n'en doutoit pas, quand il faiſoit réflexion au diſcours que ce confident lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'étoit venu voir, & à l'air bruſque dont il l'avoit quité.

En-

Enfin, le domestique du Prince arriva, & rapporta qu'il avoit parlé à un des gens d'Ebn Thaher, qui lui avoit assuré qu'il n'étoit plus à Bagdad, & qu'il étoit parti depuis deux jours pour Balsora. Comme je sortois de la maison d'Ebn Thaher, ajoûta le domestique, une esclave bien mise est venu m'aborder; & après m'avoir demandé si je n'avois pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avoit à vous parler, & m'a prié en même tems de vouloir bien qu'elle vint avec moi. Elle est dans l'anti-chambre, & je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque personne de considération. Le Prince commanda aussi-tôt qu'on la fit entrer; il ne douta pas que ce ne fût l'esclave confidente de Schemselnihar, comme en éfet c'étoit elle. Le Jouaillier la reconnût
pour

258 *Les mille & une Nuit*,
pour l'avoir vûe quelquefois
chez Ebn Thaher qui lui avoit
apris qui elle étoit. Elle ne pou-
voit arriver plus à propos pour
empêcher le Prince de se dese-
spérer. Elle le salua . . Mais,
Sire, dit Scheherazade en cet
endroit, je m'aperçois qu'il est
jour. Elle se tût, & la nuit sui-
vante elle poursuivit de cette
manière.



CXCIX. NUIT.

LE Prince de Perse rendit le
salut à la confidente de
Schemselnihar. Le Jouailliers
étoit levé dès qu'il l'avoit vû
paroître, & s'étoit tiré à l'écart
pour leur laisser la liberté de se
parler. La confidente après s'é-
tre entretenue quelque tems a-
vec le Prince prit congé de lui,
& sortit. Elle le laissa tout autre
qu'il

qu'il n'étoit auparavant. Ses yeux parurent plus brillans, & son visage plus gai : ce qui fit juger au Jouaillier que la bonne esclave venoit de dire des choses favorables pour son amour.

Le Jouaillier ayant repris sa place auprès du Prince, lui dit en souïrant : à ce que je vois, Prince, vous avez des affaires importantes au palais du Calife. Le Prince de Perse fort étonné & allarmé de ce discours, répondit au Jouaillier : Sur quoi jugez vous que j'ai des affaires au palais du Calife ? J'en juge, repartit le Jouaillier, par l'esclave qui vient de sortir. Et à qui croyez vous qu'appartienne cette esclave repliqua le Prince ? à Schemselnihar Favorite du Calife, répondit le Jouaillier. Je connois, poursuivit-il, cette esclave, & même sa Maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de
ve-

venir chez moi acheter des pierres. Je sçai de plus que Schemselniharn'a rien de caché pour cette esclave, que je vois depuis quelques jours aller & venir par les rues assez embarrassée, à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa Maîtresse.

Ces paroles du Jouaillier troublèrent fort le Prince de Perse. Il ne me parleroit pas dans ces termes, dit-il en lui même, s'il ne soupçonnoit, ou plutôt s'il ne sçavoit pas mon secret. Il demeura quelques momens dans le silence, ne sachant quel parti prendre. Enfin, il reprit la parole & dit au Jouaillier: Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en sçavez encore plus que vous n'en dites. Il est important pour mon repos que j'en sois par-

parfaitement éclairci ; je vous conjure de ne me rien dissimuler.

Alors le Jouaillier, qui ne demandoit pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avoit eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connoître qu'il étoit instruit du commerce qu'il avoit avec Schemselnihar, & il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher éfrayé du danger où sa qualité de confident le jettoit, lui avoit fait part du dessein qu'il avoit de se retirer à Balsora, & d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutoit se fût dissipé. C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le Jouaillier, & je suis surpris qu'il ait pû se résoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connoître que vous étiez. Pour moi, Prince, je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous, je viens vous offrir
mes

262 *Les mille & une Nuit*,
mes services : Et si vous me faites la grace de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher. Je vous promets d'ailleurs plus de fermeté, je suis prêt à vous sacrifier mon honneur & ma vie ; & afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité, je jure par ce qu'il y a de plus sacré dans notre religion, de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé, Prince, que vous trouverez en moi, l'ami que vous avez perdu. Ce discours rassura le Prince & le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher : J'ai bien de la joye, dit-il au Jouaillier, d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie Dieu qu'il récompense vôtre générosité, & j'accepte de bon
cœur

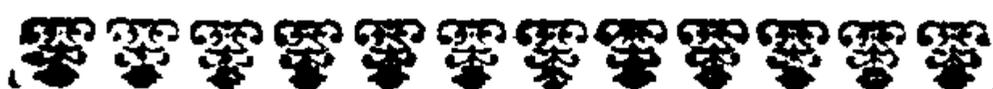
cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croirez vous bien, continua-t-il, que la confidente de Schemselnihar vient de me parler de vous ; elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles qu'elle m'a dites en me quittant, & elle m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : Je ne doute pas qu'elle ne se trompe après tout ce que vous venez de me dire. Prince , lui repliqua le Jouaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un recit fidèle de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que quand il m'a déclaré qu'il vouloit se retirer à Balsora, je ne me suis point opposé à son dessein , & que je lui ai dit qu'il étoit un homme sage & prudent ; mais que cela ne vous empêche pas de me
don-

264 *Les mille & une Nuit* ;
donner votre confiance , je suis
prêt à vous rendre mes services
avec toute l'ardeur imaginable.
Si vous en usez autrement , cela
ne m'empêchera pas de vous
garder très religieusement le se-
cret comme je m'y suis engagé
par serment. Je vous ai déjà dit,
reprit le Prince , que je n'ajoû-
tois pas foi aux paroles de la con-
fidente. C'est son zèle qui lui a
inspiré ce soupçon qui n'a point
de fondement ; & vous devez l'
excuser de même que je l'ex-
cuse.

Ils continuèrent encore quel-
que tems leur conversation , &
délibérèrent ensemble des mo-
yens les plus convenables pour
entretenir la correspondance du
Prince avec Schemselnihar. Ils
demeurèrent d'acord qu'il fal-
loit commencer par desabuser la
confidente qui étoit si injuste-
ment prévenue contre le Jouail-
lier.

lier. Le Prince se chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il la reverroit, & de la prier de s'adresser au Jouaillier, lors qu'elle auroit des lettres à lui apporter, ou quelque autre chose à lui apprendre de la part de sa Maîtresse. En éfet, ils jugèrent qu'elle ne devoit point paroître si souvent chez le Prince, parce qu'elle pourroit par là donner lieu de découvrir ce qui étoit si important de cacher. Enfin le Jouaillier se leva, & après avoir de nouveau prié le Prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui, il se retira.

La Sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration; & dit au Sultran des Indes.



CC. NUIT.

Sire , le Jouaillier en se retirant en sa maison aperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avoit laissé tomber. Il la ramassa. Comme elle n'étoit pas cachetée, il l'ouvrit, & trouva qu'elle étoit conçue en ces termes.

L E T T R E

De Schemselmihar au Prince de Perse.

JE viens d'apprendre par ma confidente une nouvelle qui ne me donne pas moins d'affliction que vous en devez avoir. En perdant *Ebn Thaber* ; nous perdons beaucoup à la vérité ; mais que cela ne vous empêche pas, cher Prince, de
son-

songer à vous conserver. Si notre confident nous abandonne par une terreur panique, considérons que c'est un mal que nous n'avons pu éviter; il faut que nous nous en consolions. J'avoue qu'Ebn Thaber nous manque dans le tems que nous avons le plus besoin de son secours; mais munissons nous de patience contre ce coup imprévu, & ne laissons pas de nous aimer constamment. Fortifiez votre cœur contre cette disgrâce; on n'obtient pas sans peine ce que l'on souhaite. Ne nous rebutons point; espérons que le Ciel nous sera favorable; & qu'après tant de souffrances nous verrons l'heureux accomplissement de nos desirs. Adieu.

Pendant que le Jouaillier s'entretenoit avec le Prince de Perse, la confidente avoit eu le tems de retourner au palais & d'anoncer à sa Maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'.

Ebn Thaher. Schemselnihar avoit aussi-tôt écrit cette lettre & renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au Prince incessamment, & la confidente l'avoit laissé tomber par mégarde.

Le Jouaillier fut bien aise de l'avoir trouvée ; car elle lui fournissoit un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la confidente & de l'amener au point qu'il souhaitoit. Comme il achevoit de la lire, il aperçut cette esclave qui la cherchoit avec beaucoup d'inquiétude, en jetant les yeux de tous côtez. Il la referma promptement & la mit dans son sein ; mais l'esclave prit garde à son action, & courut à lui. Seigneur, lui dit elle, j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout à l'heure à la main : Je vous supplie de vouloir bien me la rendre. Le Jouaillier ne fit pas semblant de l'

en-

entendre , & sans lui répondre , continua son chemin jusqu'en sa maison. Il ne ferma point la porte après lui , afin que la confidente qui le suivoit y pût entrer. Elle n'y manqua pas , & lorsqu'elle fut dans sa chambre : Seigneur , lui dit-elle , vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée ; & vous ne feriez pas difficulté de me la rendre si vous sçaviez de quelle part elle vient , & à qui elle est adressée. D'ailleurs vous me permettrez de vous dire , que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir.

Avant que de répondre à la confidente , le Jouaillier la fit asseoir , après quoi il lui dit : N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit , est de la main de Schemselnihar , & qu'elle est adressée au Prince de Perse ? L'esclave qui ne s'atendoit pas à cette de-

mande, changea de couleur : La question vous embarasse, reprit-il, mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscretion : J'aurois pû vous rendre la lettre dans la rue, mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je suis bien aise d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué ? C'est pourtant ce que vous avez fait, lorsque vous avez dit au Prince de Perse que c'est moi qui ai conseillé à Ebn Thaher de sortir de Bagdad pour sa sûreté : Je ne prétens point perdre le tems à me justifier auprès de vous, il suffit que le Prince de Perse soit pleinement persuadé de mon innocence sur ce point. Je vous dirai seulement qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement

ment mortifié, non pas tant par amitié pour lui, que par compassion de l'état où il laissoit le Prince, dont il m'avoit découvert le commerce avec Schemselnihar. Dès que j'ai été assuré qu'Ebn Thaher n'étoit plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au Prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle & lui offrir les mêmes services qu'il lui rendoit. J'ai réussi dans mon dessein; & pourvû que vous avez en moi autant de confiance que vous en aviez en Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir utilement de mon entreprise. Rendez compte à votre Maîtresse de ce que je viens de vous dire, & assurez la bien que quand je devrois périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour

272 *Les mille & une Nuit*,
deux amans si dignes l'un de l'
autre.

La confidente après avoir é-
couté le Jouaillier avec beau-
coup de satisfaction, le pria de
pardonner la mauvaise opinion
qu'elle avoit conçue de lui, au
zèle qu'elle avoit pour les inté-
rêts de sa Maîtresse. J'ai une joye
infinie, ajoûta-t-elle, de ce que
Schemselnihar & le Prince re-
trouvent en vous un homme si
propre à remplir la place d'Ebn
Thaher. Je ne manquerai pas de
bien faire valoir à ma Maîtresse
la bonne volonté que vous avez
pour elle.

Scheherazade en cet endroit
remarquant qu'il étoit jour,
cessa de parler. La nuit suivan-
te, elle poursuivit ainsi son dis-
cours.





CCI. NUIT.

A Prés que la confidente eût marqué au Jouaillier la joye qu'elle avoit de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar & au Prince de Perse, le Jouaillier tira la lettre de son sein & la lui rendit, en lui disant : Tenez, portez la promptement au Prince de Perse, & repassez par ici, afin que je voye la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de nôtre entretien.

La confidente prit la lettre, & la porta au Prince qui y fit réponse sur le champ. Elle retourna chez le Jouaillier lui montrer la réponse, qui contenoit ces paroles.

R E P O N S E

Du Prince de Perse à Schem-
selnihar.

VOtre précieuse lettre produit en moi un grand éfet ; mais pas si grand que je le souhaiterois. Vous tâchez de me consoler de la perte d'Ebn Thaber. Hélas ! quelque sensible que j'y sois , ce n'est que la moindre partie des maux que je souffre. Vous les connoissez ces maux , & vous sçavez qu'il n'y a que vôtre présence qui soit capable de les guérir. Quand viendra le tems que j'en pourrai jouir sans crainte d'en être privé ? Qu'il me parait éloigné ! ou plutôt faut-il nous flater que nous le pourrons voir ? Mais me commandez de me conserver , je vous obéirai , puis que j'ai renoncé à ma propre volonté , pour ne suivre que la vôtre : *A dieu.*

Après

Après que le Jouaillier eût lû cette lettre, il la donna à la confidente qui lui dit en le quittant : Je vais, Seigneur, faire en sorte que ma Maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avoit en Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. En effet, le jour suivant il la vit arriver avec un air qui marquoit combien elle étoit satisfaite : Votre seule vûe, lui dit-il, me fait connoître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. Il est vrai, répondit la confidente, & vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venu à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'atendoit avec impatience. Je lui remis la lettre du Prince ; elle la lût les larmes aux yeux & quand elle eût achevé, comme je vis qu'elle alloit s'abandonner à ses

chagrins ordinaires : Madame, lui dis je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige ; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de Dieu de ne vous point allarmer d'avantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même qui s'offre à vous obliger avec autant de zèle, & ce qui est le plus important, avec plus de courage. Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, & lui racontai le motif qui vous avoit fait aller chez le Prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au Prince de Perse & à elle, & que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout vôtre pouvoir. Elle me parût fort consolée après mon discours. Ah ! quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons nous pas le Prince de Perse & moi à l'hon-

honnête homme dont vous me parlez. Je veux le connoître, le voir pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, & le remercier d'une générosité inouïe envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Sa vûe me fera plaisir, & je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain, & de me l'amener. C'est pourquoi, Seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais.

Ce discours de la confidente embarrassâ le Jouaillier. Votre Maîtresse, reprit il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher avoit auprès du Calife, lui donnoit entrée par tout, & les officiers qui le connoissoient le laissoient

278 *Les mille & une Nuit* ;
aller & venir librement au palais
de Schemselnihar ; mais moi ,
comment oserois-je y entrer ?
Vous voyez bien vous même
que cela n'est pas possible. Je
vous supplie de représenter à
Schemselnihar les raisons qui
doivent m'empêcher de lui don-
ner cette satisfaction , & toutes
les suites fâcheuses qui pourroi-
ent en arriver. Pour peu qu'elle
y fasse attention , elle trouvera
que c'est m'exposer inutilement
à un très grand danger.

La confidente tâcha de rassu-
rer le Jouaillier : croyez vous ,
lui dit-elle , que Schemselnihar
soit assez depourvûe de raison
pour vous exposer au moindre
péril , en vous faisant venir chez
elle ; vous , de qui elle attend des
services si considérables. Son-
gez vous même , qu'il n'y a pas
la moindre aparence de danger
pour vous. Nous sommes trop
in-

intéressées en cette affaire ma Maîtresse & moi, pour vous y engager mal à propos. Vous pouvez vous en fier à moi, & vous laisser conduire. Après que la chose sera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte étoit mal fondée.

Le Jouaillier se rendit aux discours de la confidente, & se leva pour la suivre ; mais de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la frayeur s'étoit tellement emparée de lui, que tout le corps lui trembloit. Dans l'état où vous voila, lui dit-elle ; je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, & que Schemselnibar prenne d'autres mesures pour vous voir ; & il ne faut pas douter que pour satisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même : cela étant ainsi, Seigneur, ne forcez pas

pas : Je suis assurée que vous ne serez pas long-tems sans la voir arriver. La confidente l'avoit bien prévu : elle n'eût pas plutôt appris à Schemselnihar la frayeur du Jouaillier, que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçût avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, comme elle étoit un peu fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, elle se dévoila, & laissa voir au Jouaillier une beauté, qui lui fit connoître que le Prince de Perse étoit excusable d'avoir donné son cœur à la Favorite du Calife. Ensuite elle salua le Jouaillier d'un air gracieux & lui dit : Je n'ai pû apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du Prince de Perse & dans les miens, sans former aussi-tôt le dessein de vous en remercier moi-

moi-même. Je rends grace au Ciel de nous avoir si tôt dédommages de la perte d'Ebn Thaher.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit à cause du jour qu'elle vit paroître. Le lendemain, elle continua son recit de cette sorte.



CCII. NUIT.

SChemselnihar dit encore plusieurs autres choses obligantes au Jouaillier; après quoi elle se retira dans son palais. Le Jouaillier alla sur le champ rendre compte de cette visite au Prince de Perse, qui lui dit en le voyant: Je vous atendois avec impatience. L'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa Maîtresse, mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoi que me
puisse

282 *Les mille & une Nuits*,
puisse mander l'aimable Schems-
felnihar, je n'ose rien espérer,
& ma patience est à bout. Je ne
sçai plus quel conseil prendre.
Le départ d'Ebn Thaher me
met au desespoir. C'étoit mon
appui & ma ressource : j'ai tout
perdu en le perdant. Je pouvois
me flater de quelque espérance
par l'accès qu'il avoit auprès de
Schemfelnihar.

A ces mots, que le Prince pro-
nonça avec tant de vivacité qu'
il ne donna pas le tems au Jouail-
lier de lui parler, le Jouaillier lui
dit ; Prince, on ne peut prendre
plus de part à vos maux que j'en
prends ; & si vous voulez avoir la
patience de m'écouter, vous
verrez que je puis y apporter du
soulagement. A ce discours le
Prince se tût & lui donna audi-
ence. Je vois bien, reprit alors le
Jouaillier, que l'unique moyen
de vous rendre content, est de
faire

faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté. C'est une satisfaction que je veux vous procurer, & j'y travaillerai demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schemselnihar; vous sçavez par expérience, que c'est une démarche fort dangereuse. Je sçai un lieu plus propre à cette entrevûe, & où vous serez en sûreté. Comme le Jouaillier achevoit ces paroles, le Prince l'embrassa avec transport. Vous ressuscitez, dit il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'étoit déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher: tout ce que vous ferez sera bien fait: Je m'abandonne entièrement à vous.

Après que le Prince eût remercié le Jouaillier du zèle qu'il
lui

284 *Les mille & une Nuit*,
lui faisoit paroître, le Jouaillier
se retira chez lui, où dès le len-
demain matin la confidente de
Schemselnihar le vint trouver.
Il lui dit qu'il avoit fait esperer
au Prince de Perse, qu'il pour-
roit voir bien-tôt Schemselni-
har. Je viens exprés, lui répon-
dit-elle, pour prendre là dessus
des mesures avec vous. Il me
semble, continua-t-elle, que
cette maison seroit assez com-
mode pour cette entrevûe. Je
pourrois bien, reprit-il, les fai-
re venir ici; mais j'ai pensé qu'
ils feront plus en liberté dans u-
ne autre maison que j'ai, où ac-
tuellement il ne demeure per-
sonne. Je l'aurai bien-tôt meub-
lée assez proprement pour les y
recevoir. Cela étant reparti la
confidente, il ne s'agit plus à l'
heure qu'il est que d'y faire con-
sentir Schemselnihar. Je vais lui
en parler, & je viendrai vous
en

en rendre réponse en peu de tems.

Efectivement elle fut fort diligente. Elle ne tarda pas à revenir, & elle rapporta au Jouaillier, que sa Maîtresse ne manqueroit pas de se trouver au rendez vous vers la fin du jour. En même tems elle lui mit entre les mains une bourse, en lui disant que c'étoit pour acheter la collation. Il la mena aussi-tôt à la maison où les amans devoient se rencontrer, afin qu'elle sçût où elle étoit & qu'elle y pût amener sa Maîtresse; & dès qu'ils se furent séparés, il alla emprunter chez ses amis de la vaisselle d'or & d'argent, des tapis, des coussins fort riches & d'autres meubles, dont il meubla cette maison tres-magnifiquement. Quand il y eut mis toutes choses en état, il se rendit chez le Prince de Perse.

Re.

Représentez-vous la joye qu'eut le Prince, lorsque le Jouaillier lui dit, qu'il le venoit prendre pour le conduire à la maison qu'il avoit préparée pour le recevoir lui & Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins & ses souffrances. Il prit un habit magnifique, & sortit sans suite avec le Jouaillier, qui le fit passer par plusieurs rues détournées, afin que personne ne les observât; & l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas long-tems cette Amante trop passionnée. Elle arriva après la prière du Soleil couché avec sa confidente & deux autres esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joye dont les deux Amans furent saisis à la vûe l'un de l'autre, c'est une chose qui ne m'est pas

pas possible. Ils s'assirent sur le sofa, se regardèrent quelque tems sans pouvoir parler, tant ils étoient hors d'eux mêmes. Mais quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dédommagèrent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres, que le Jouaillier, la confidente & les deux autres esclaves en pleurèrent. Le Jouaillier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui même. Les Amans burent & mangèrent peu, après quoi s'étant tous deux remis sur le sofa, Schemselnihar demanda au Jouaillier, s'il n'avoit pas un luth, ou quelque autre instrument. Le Jouaillier qui avoit eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder, & ensuite elle chanta.

Là

Là s'arrêta Scheherazade à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suiivante elle poursuivit ainsi.



CCIII. NUIT.

DAns le tems que Schemsel-nihar charmoit le Prince de Perie, en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle composoit sur le champ, on entendit un grand bruit; & aussitôt un esclave que le Jouaillier avoit amené avec lui, parut tout éfrayé, & vint dire qu'on enfonçoit la porte; qu'il avoit demandé qui c'étoit; mais qu'au lieu de répondre on avoit redoublé les coups. Le Jouaillier alarmé quita Schemselnihar & le Prince pour aller lui-même vérifier cette mauvaise nouvelle.

Il étoit déjà dans la cour, lorsqu'il entrevit dans l'obscurité une troupe de gens armez de baionnettes & de sabres qui avoient enfoncé la porte, & venoient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur, & sans être aperçû il les vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvoit pas être d'un grand secours au Prince de Perse & à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même, & prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison, & alla se réfugier chez un voisin qui n'étoit pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévûe ne se fit par ordre du Calife qui avoit sans doute été averti du rendezvous de sa Favorite avec le Prince de Perse. De la maison où ils s'étoit sauvé, il entendoit le grand bruit que l'on faisoit dans la sienne, &

ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors comme il lui sembloit que tout y étoit tranquile, il pria le voisin de lui prêter un sabre, & muni de cette arme il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il aperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il étoit. Il reconnut à la voix que c'étoit son esclave. Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet? Seigneur, lui répondit l'esclave, je me suis caché dans un coin de la cour, & j'en suis sorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'est point le guet qui a forcé votre maison; ce sont des voleurs qui ces jours passez en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'aient remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici, & que l'envie leur en a pris.

Le

Le Jouaillier trouva la conjecture de son esclave assez probable. Il visita sa maison, & vit en effet que les voleurs avoient enlevé le bel ameublement de la chambre, où il avoit reçu Schemselnihar & son amant, qu'ils avoient emporté sa vaisselle d'or & d'argent; & enfin qu'ils n'y avoient pas laissé la moindre chose. Il en fut désolé: ô Ciel! s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource! Que diront mes amis, & quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maison, & dérobé ce qu'ils m'avoient si généreusement prêté? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée? D'ailleurs que sont devenus Schemselnihar & le Prince de Perse. Cette affaire fera un si grand éclat, qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'à

292 *Les mille & une Nuit,*
aux oreilles du Calife. Il apprendra cette entrevûe, & je fervirai de victime à sa colére. L'ésclave qui lui étoit fort affectionné tâcha de le consoler. A l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs aparemment se feront contentez de la dépouiller; & vous devez croire qu'elle se sera retirée en son palais avec ses esclaves: le Prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi vous pouvez espérer que le Calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pû éviter. Il sçavent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller non seulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux Seigneurs de la Cour: & ils n'ignorent pas que malgré les ordres
qui

qui ont été donnez pour les prendre, on n'a pû encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en ferez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, & il vous restera encore, Dieu merci, assez de bien.

En attendant que le jour parût; le Jouaillier fit racommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue qui avoit été forcée, après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave en faisant de tristes réflexions sur ce qui étoit arrivé: Ebn Thaher, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi; il avoit prévu ce malheur où je me suis jetté en aveugle. Plût à Dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie.

A peine étoit-il jour, que le bruit de la maison pillée se ré-

294 *Les mille & une Nuit*,
pandit dans la ville, & atira chez
lui une foule d'amis & de voi-
sins, dont la plûpart, sous pré-
texte de lui témoigner de la
douleur de cet accident, 'étoient
curieux d'en sçavoir le détail. Il
ne laissa pas de les remercier de l'
affection qu'ils lui marquoient.
Il eut au moins la consolation de
voir que personne ne lui parloit
de Schemselnihar ni du Prince
de Perse; ce qui lui fit croire qu'
ils étoient chez eux, ou qu'ils
devoient être en quelque lieu de
sûreté.

Quand le Jouaillier fut seul,
ses gens lui servirent à manger,
mais il ne mangea presque pas.
Il étoit environ midi, lors qu'un
de ses esclaves vint lui dire qu'il
y avoit à la porte un homme qu'
il ne connoissoit pas, qui de-
mandoit à lui parler. Le Jouail-
lier ne voulant pas recevoir un
inconnu chez lui, se leva, & alla
lui

lui parler à la porte. Quoique vous ne me connoissez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connoître, & je viens vous entretenir d'une affaire importante. Le Jouaillier, à ces mots, le pria d'entrer: Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à votre autre maison. Comment sçavez-vous, repliqua le Jouaillier, que j'ai une autre maison que celle-ci? Je le sçai, repartit l'inconnu; vous n'avez seulement, qu'à me suivre & ne craignez rien; j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. Le Jouaillier partit aussi-tôt avec lui, & après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison où ils alloient avoit été volée, il lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant le mai

296 *Les mille & une Nuit,*
son, & que l'inconnu vit que la
porte étoit à moitié brisée : Pas-
sons outre, dit-il au Jouaillier, je
vois bien que vous m'avez dit la
vérité. Je vais vous mener dans
un lieu où nous serons plus com-
modément. En disant cela, ils
continuèrent de marcher, &
marchèrent tout le reste du jour
sans s'arrêter. Le Jouaillier fati-
gué du chemin qu'il avoit fait,
& du chagrin de voir que la nuit
s'aprochoit, & que l'inconnu
marchoit toujours sans lui dire
où il prétendoit le mener, com-
mençoit à perdre patience, lors-
qu'ils arrivèrent à une place qui
conduisoit au Tigre. Des qu'ils
furent sur le bord du fleuve, ils
s'embarquèrent dans un petit
bateau, & passèrent de l'autre
côté. Alors l'inconnu mena le
Jouaillier par une longue rue où
il n'avoit été de sa vie, & après
lui avoir fait traverser je ne sçai
com-

combien de rues détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le Jouaillier, referma & barra la porte d'une grosse barre de fer, & le conduisit dans une chambre où il y avoit dix autres hommes qui n'étoient pas moins inconnus au Jouaillier que celui qui l'avoit amené.

Ces dix hommes reçurent le Jouaillier sans lui faire beaucoup de complimens. Ils lui dirent de s'asseoir, ce qu'il fit. Il en avoit grand besoin, car il n'étoit pas seulement hors d'haleine d'avois marché si long-tems : la frayeur dont il étoit saisi de se voir avec des gens si propres à lui en causer, ne lui auroit pas permis de demeurer debout. Comme ils attendoient leur Chef pour souper ; d'abord qu'il fût arrivé, on servit. Ils se lavèrent les mains, obligèrent le Jouaillier à faire la même chose & à se mettre à ta-

298 *Les mille & une Nuits*,
ble avec eux. Après le repas, ces
hommes lui demandèrent s'il
sçavoit à qui il parloit? Il répon-
dit que non, & qu'il ignoroit
même le quartier & le lieu où il
étoit. Racontez nous vôtre a-
vantage de cette nuit, lui dirent
ils, & ne nous déguisez rien.

Le Jouaillier étonné de ce dis-
cours, leur répondit: Messei-
gneurs, aparemment que vous
en êtes déjà instruits? Cela est
vrai, repliquèrent-ils; le jeune
homme & la jeune Dame qui
étoient chez vous hier au soir
nous en ont parlé; mais nous la
voulons savoir de vôtre propre
bouche. Il n'en falut pas davan-
tage pour faire comprendre au
Jouaillier qu'il parloit aux vo-
leurs qui avoient forcé & pillé
sa maison: Messeigneurs, s'é-
cria-t-il, je suis fort en peine de
ce jeune homme & de cette jeu-
ne Dame, ne pourriez-vous pas
m'en

m'en dire des nouvelles?

Scheherazade en cet endroit s'interrompit pour avertir le Sultan des Indes que le jour paroiffoit, & elle demeura dans le silence. La nuit fuivante elle reprit ainfi fon discours.

Fin du cinquième Tome.

